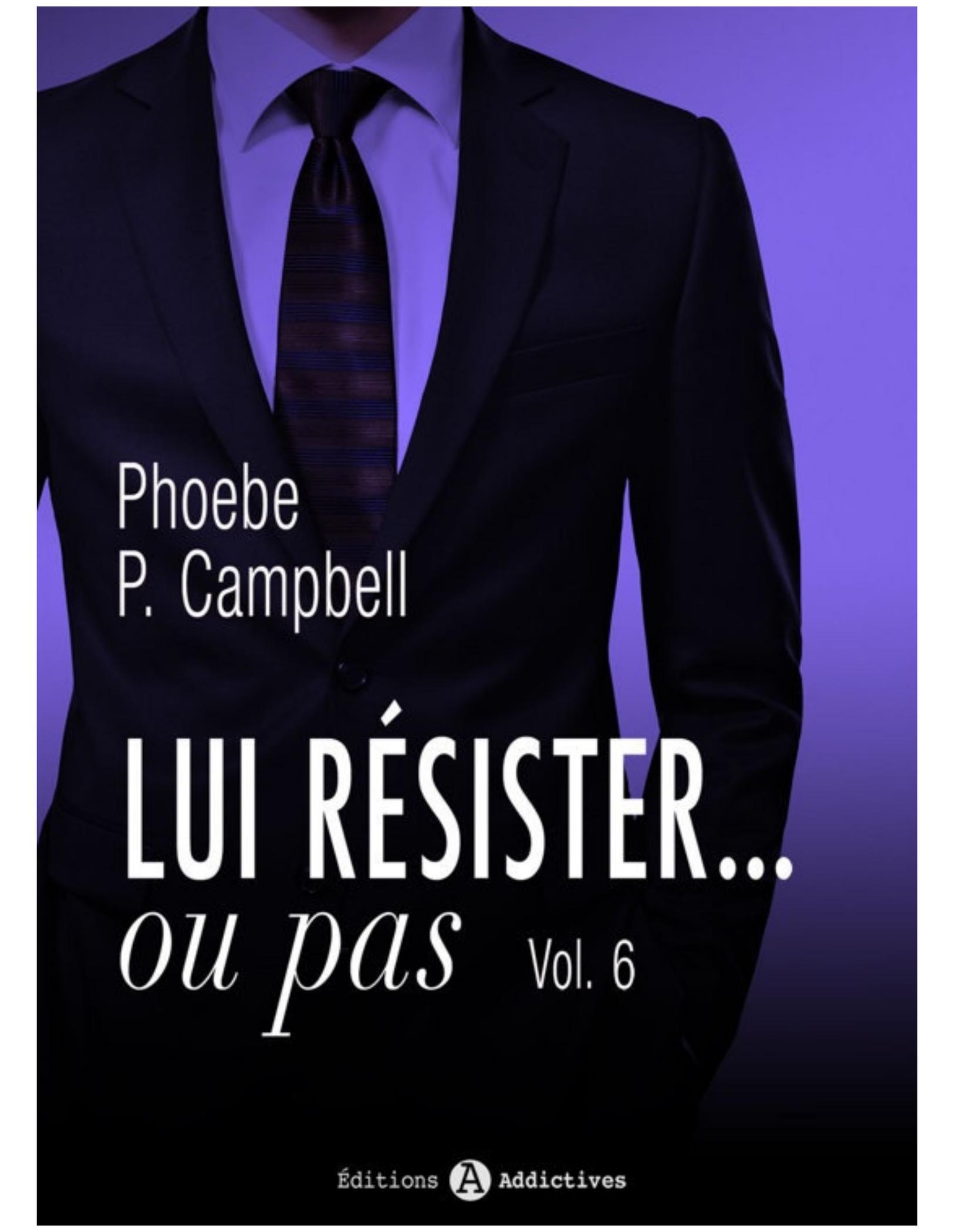


Phoebe
P. Campbell

LUI RÉSISTER...
ou pas Vol. 6



Phoebe
P. Campbell

LUI RÉSISTER...
ou pas Vol. 6

Rejoignez les Editions Addictives sur les réseaux sociaux et tenez-vous au courant des sorties et des dernières nouveautés !

Facebook : [cliquez-ici](#)

Twitter : @ed_addictives

Egalement disponible :

Lui, moi et le bébé

Léonie remplace son frère comme chauffeur auprès du richissime Jesse Franklin. Alors qu'elle attend son nouveau patron au volant de la Rolls Phantom, une femme, se présentant comme la gouvernante, installe sur le siège arrière Zoé, un adorable bébé de quelques mois. Problème : Jesse Franklin, en arrivant, dit n'avoir ni gouvernante, ni bébé. À qui appartient ce bébé ? Par qui et pourquoi a-t-il été déposé là ?

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Egalement disponible :

Ma vie, mes rêves et lui

Dès qu'il s'agit de sentiments, June Sachs est une grande empotée ! Elle ne possède pas le mode d'emploi lui permettant de décoder les intentions des autres.

Raphaël Warren est sûr de lui, très sûr de lui... et heureusement, car il va devoir l'être pour deux !

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

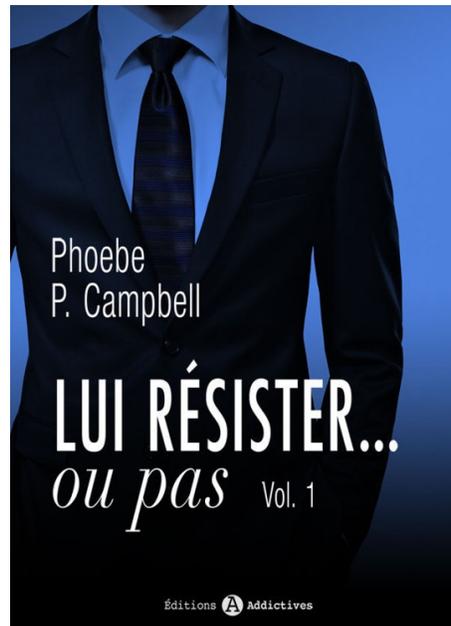


Egalement disponible :

Lui résister... ou pas

Joseph Butler est un homme d'affaires redouté qui n'a pas l'habitude qu'on lui résiste. Olivia Scott est une étudiante en droit qui a décidé de ne plus se laisser faire. Entre eux, la relation va vite tourner à la confrontation. Et si Joseph insiste pour être le patron d'Olivia, il ne se doute pas un seul instant de ce que le destin leur réserve...

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

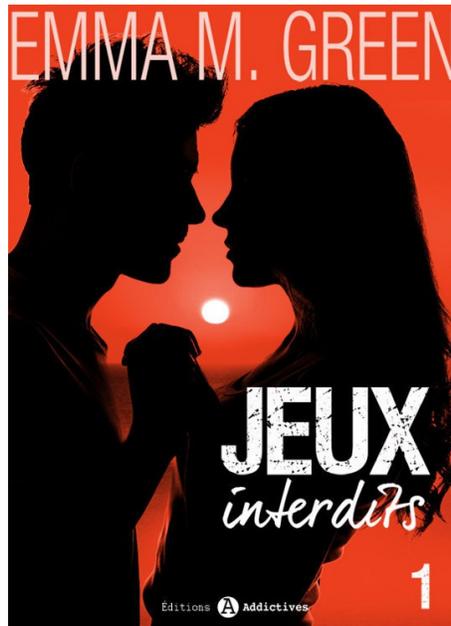


Egalement disponible :

Jeux interdits

À 15 ans, j'ai rencontré mon pire ennemi. Sauf que Tristan Quinn était aussi le fils de la nouvelle femme de mon père. Et que ça faisait de lui mon demi-frère. Entre nous, la guerre était déclarée. Et on n'a pas tenu deux mois sous le même toit. À 18 ans, le roi des emmerdeurs revient du pensionnat où il a été envoyé pour le lycée. Il a son diplôme en poche, les yeux les plus perçants qui soient et un sourire insupportable que j'ai envie d'effacer de sa gueule d'ange. Ou d'embrasser juste pour le faire taire.

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Egalement disponible :

Encore !

Mia tient le courrier du cœur au sein d'une célèbre radio de Seattle, écoutant, conseillant, rassurant sans cesse les cœurs malades qui l'appellent souvent tard dans la nuit.

Mais seule derrière son micro, le cœur brisé par une relation qui s'est mal terminée, la jeune femme ne croit plus en l'amour, elle pourtant si apte à en parler aux autres...

Par le plus grand des hasards, son chemin va croiser celui de Harry Bannister, milliardaire récemment élu Homme de l'année. Pragmatique, *control freak*, solitaire, Harry est tout son contraire. Et pourtant, ils vont découvrir ensemble que la vie peut être bien plus douce et drôle à deux !

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Phoebe P. Campbell

LUI RÉSISTER... OU PAS

Volume 6

1. Une surprise de taille

– Ça, c'est bon. Allez, il faut que je continue comme ça...

Je profite d'être seule dans un bureau pour m'encourager à mi-voix. Penchée depuis la veille sur les documents juridiques notifiant le changement de nom des produits de la société française rachetée par Butler Incorporation, je me plonge dans le travail pour oublier Joseph...

Mais je ne peux pas dire que ce soit un franc succès.

J'ai du mal à occulter le fait qu'il m'ait expédiée de l'autre côté de l'océan pour avoir le champ libre avec les mannequins qui doivent papillonner dans les couloirs de la tour Butler. Poussant un soupir exaspéré, je fronce les sourcils et me lève, nerveuse.

– Arrête de penser à ce mec, m'exorté-je, agacée.

J'esquisse un pas vers la porte, mais m'arrête net : pour chaque employé français, je suis une des représentantes de leur nouveau patron. Même s'il a nommé sur place un responsable de l'entreprise, je sens bien que ma présence rend les échanges moins spontanés.

C'est vraiment le comble d'être associée à lui chaque fois que je sors d'ici !

Je soupire et retourne m'asseoir. Ma seule consolation, c'est que je travaille à quelques kilomètres de la maison où vivent désormais mes parents. Au moins, eux ont été ravis de mon arrivée ! On ne s'était pas vus depuis des mois et je mentirais en disant que ça ne me fait pas plaisir, mais... J'aurais préféré que ce soit dans d'autres circonstances.

J'ai du mal à faire bonne figure et ils ont bien senti que quelque chose n'allait pas, même si, pour l'instant, j'ai réussi à éviter le sujet.

Aucune envie de parler de Joseph...

Joseph et son obstination, sa manière insupportable de vouloir tout décider à ma place et sa réaction lamentable quand il s'est rendu compte que je ne céderai pas et que jamais il n'aurait les pleins pouvoirs sur ma vie !

– Salaud égoïste et égocentrique.

J'ai parlé à voix haute. En même temps, comme plusieurs fois par jour, des larmes me montent aux yeux et viennent brouiller ma vue. C'est ce qui rend la situation encore plus insupportable : j'ai beau savoir que ce mec n'est pas pour moi, qu'il vaut mieux que cette histoire s'arrête là, je ne peux pas m'empêcher de fantasmer sur le grain de sa peau, son odeur, la couleur de ses yeux, sa façon de me faire l'amour comme si c'était chaque fois la première et la dernière fois... nos fous rires et nos escapades incroyables... Et je me déteste de l'aimer encore !

Putain, j'en ai marre, je veux une lobotomie !

Je le déteste et je l'aime, je ne veux plus entendre parler de lui et je ne pense qu'au contact de son corps contre le mien, je suis soulagée d'être séparée de lui par un océan et j'ai l'impression que je vais en crever. Bref, je deviens folle. Devant moi, une pile énorme de documents juridiques, en français et en anglais, dont je dois proposer une version réactualisée dans les meilleurs délais... et dans lesquels le nom de mon tortionnaire, écrit en noir sur blanc, me nargue toute la journée.

Quittant rapidement mes escarpins de cuir pour une paire d'espadrilles offerte par ma mère dès ma descente de l'avion, je file dehors, sous la tonnelle où vrombissent quelques abeilles. La maison provençale de mes parents est un véritable bijou.

De plain-pied, à flanc de colline et au centre d'un grand jardin, la bâtisse aux murs blancs et aux volets bleus présente une façade presque entièrement recouverte de glycine en fleur. À l'intérieur, à part le matériel vidéo et la connexion à haut débit, mes parents ont conservé l'équipement un peu désuet laissé par les anciens propriétaires. Résultat : un îlot un peu hors du temps où rien ne peut vraiment aller vite... Pas de micro-ondes, mais un énorme four à gaz, qui sert à la fois de cuisinière et de chauffage dans la cuisine. De grandes tables en bois brut, des cheminées à l'ancienne, en pierre, dans chaque pièce ou presque. Les sols sont faits de grands carreaux de terre cuite, épais et parfois disjoints, mais très beaux. La salle de bains n'est pas grande, mais ravissante, avec ses murs carrelés de faïence claire et sa vieille baignoire aux pattes de lion... Les vieux meubles sentent bon la cire d'abeille et par les fenêtres on aperçoit les figuiers, les lauriers-roses, le puits, les pruniers, les mûriers ronces et, bien sûr, au loin, dans son pré ouvert, l'âne Mortadelle, le plus vieux pensionnaire que mes parents ont recueilli et qui se balade parfois jusque devant le perron !

En plus de l'âne, c'est une vraie ménagerie qui vit ici, avec eux. On peut trouver une volière, une dizaine de chats plus ou moins sauvages, un minuscule cochon nommé Nestor, qui passe tout son temps à dormir. Ma mère possède aussi quatre chèvres, qu'elle a confiées à un ami berger, qui les emmène promener dans la garrigue avec son propre troupeau. Quant à mon père, il a « sa meute » : quatre chiens qui ont miraculeusement trouvé le chemin de ce petit paradis !

Il y a Marylin, une vieille chienne de chasse, devenue trop âgée pour courir le lapin et qu'on a donc probablement abandonnée sans autre forme de procès... Elle passe l'essentiel de son temps à réchauffer ses vieux os au soleil, avant d'aller se rafraîchir à l'ombre, levant une truffe frémissante de temps à autre, quand doit lui parvenir la vague odeur d'un lièvre égaré ou le fumet d'un plat qu'on cuisine. Laurel et Hardy, deux minuscules chiens nus chinois, d'une laideur repoussante, mais absolument adorables, jouent le rôle de chiens de garde. Et enfin, le petit dernier : Balboa, un bull-terrier énorme de 7 ans, à l'énergie débordante et l'éducation quelque peu... aléatoire.

Pour le moment, seule Marylin est visible, couchée sous la table en pin de la terrasse. Elle remue paresseusement la queue quand je m'installe à côté d'elle, sur un transat en tissu passé, avec un livre. J'espère pouvoir me changer les idées avec un des polars français de ma mère... Vivant à New York depuis plusieurs années maintenant, j'ai peu l'occasion de pratiquer cette langue, qui a pour moi les intonations de l'enfance. Avec mes parents, nous jonglons sans y penser entre anglais et français, et

parfois cette habitude me manque.

– Balboa, non ! Vilain chien !

Je souris, en entendant l'exclamation excédée de ma mère.

– Qu'est-ce qu'il a fait ? demande mon père en anglais, depuis son bureau.

– Encore une chaussure !

– Je l'emmènerai au dressage demain, promet alors mon père, piteusement.

Quand ma mère sort sur la terrasse, tenant d'un air ennuyé un de mes escarpins à la main, je comprends immédiatement : le cuir est en lambeaux, la semelle trouée et le talon complètement déchiqueté.

C'est Leonard Enochy qui serait ravi de voir des escarpins Valentino transformés en jouets pour chien.

– Je suis désolée, ma puce, je t'en offrirai une autre paire, fait ma mère, navrée.

– Laisse tomber, maman, j'en ai d'autres.

– Oui, mais elles étaient belles, continue-t-elle, sans se douter du prix des merveilles en charpie.

– Il y a plus grave, tu sais, tranché-je.

Me lançant un regard entendu, ma mère pose le cadavre de la chaussure sur la terrasse et prend place à mes côtés. Avec ses cheveux châtons, à peine striés de blanc, son visage sans maquillage et sa salopette en jean par-dessus un tee-shirt blanc, elle pourrait, de loin, passer pour ma sœur aînée sans problème. Mais sur son visage doux, c'est bien l'inquiétude d'une mère qu'elle me laisse voir sans fausse pudeur.

– Tu ne veux toujours pas me dire ce qui s'est passé de plus grave, Olivia ? me demande-t-elle doucement.

Je secoue la tête, obstinée.

– Non, ça n'en vaut pas la peine, je t'assure, tenté-je de la rassurer. Mais ça me fait du bien d'être ici, avec vous et votre ménagerie.

– Tu n'as pas reparlé du documentaire sur les abeilles, reprend-elle après un silence de plusieurs secondes. Ton père n'a pas osé poser la question, mais il aimerait bien savoir ce qu'en a pensé celui... à qui tu devais le faire voir.

Ma mère et son intuition. Impossible de lui cacher quoi que ce soit !

Avec un sourire désabusé, je décide d'esquiver tout de même.

– Je ne sais pas ce qu'il en a pensé, je ne sais pas non plus s'il l'a seulement regardé.

Ma mère ouvre la bouche pour me répondre, mais heureusement pour moi, au même moment, le bull-terrier sort de la maison, les épaules basses, sachant pertinemment qu'il a fait quelque chose de

répréhensible.

– Oui, viens ici, sale vaurien ! lancé-je, trop heureuse de la diversion.

Aussitôt, le cabot approche en trotinant, la queue battant la mesure, et vient nicher son museau de souris géante sous la paume de ma main, exigeant une caresse avec autorité.

– Ah non, hein ! Tu ne mérites pas de câlin ! s'écrie ma mère en le saisissant par le collier pour l'éloigner de moi. Cette bête est adorable, mais elle a été abandonnée dans trois refuges successifs, m'explique-t-elle. Il faut reprendre toute son éducation et ne céder sur rien !

J'éclate de rire, voyant Balboa qui fixe ma mère, interloqué par sa mise à l'écart, avant de ramper vers elle en couinant, dans un numéro de charme des plus patauds, sa grosse tête glissant petit à petit vers nos transats.

– Olivia, tu ne veux pas un peu de gâteau ? me lance ma mère, tandis que je reviens d'une balade sur la colline, en compagnie d'un Balboa ravi.

– Merci, non, je n'ai pas très faim !

Je l'entends qui marmonne en rentrant dans la maison, mais elle n'insiste pas. Depuis une semaine et demie, maintenant, je la sens qui s'inquiète de mon appétit d'oiseau, mais si j'arrive désormais à parfois penser à autre chose qu'à Joseph, je ne suis toujours pas remise de la fin de notre histoire...

Enfin, de notre histoire... de ce que j'ai pris pour une histoire et qui n'était qu'une aventure à sens unique, visiblement.

Chaque fois que me vient une pensée à son sujet, c'est comme si un dialogue impitoyable se poursuivait entre ma raison et mon corps. La première est lucide et sans aucune indulgence, tandis que le second peine à surmonter le manque. Le pire moment étant celui du coucher. À peine me retrouvé-je seule, les yeux clos, que je peux presque sentir le parfum de Joseph et la chaleur de sa peau sous mes doigts. Résultat : je dors peu et mal.

C'est pourquoi, tous les week-ends, je pars pour de grandes promenades, d'où je reviens assoiffée, épuisée, avec l'espoir de tomber dans les bras de Morphée, le soir venu. Jusqu'ici, en vain.

Au moins, ça me fera de belles jambes.

– Olivia ? m'interpelle une voix grave.

Alors que je suis occupée à délayer mes baskets, tournant le dos au chemin qui mène à la maison, tout mon être se fige. Lentement, je me redresse, presque persuadée d'avoir été victime d'une hallucination auditive.

– Olivia, s'il te plaît...

C'est pourtant bien sa voix.

Le cœur battant, je me retourne, et là, devant moi, en jean et en tee-shirt noir, plus beau que jamais, le visage tendu, Joseph.

Instantanément, j'ai la bouche si sèche que je serais incapable d'en sortir un mot, si j'avais déjà la moindre idée de ce qu'il faut dire. Le visage de Joseph se décompose, tandis qu'il semble me découvrir pour la première fois.

– Grands Dieux, Olivia, tu as été malade ?

Sans comprendre, je fronce les sourcils, puis réalise qu'en effet j'ai perdu quelques kilos.

– Tu veux dire que j'ai mauvaise mine ? finis-je par répondre, agressive. C'est agréable, merci.

– Non, pardon, excuse-moi, je...

Joseph se passe la main dans les cheveux, ne semblant pas plus que moi savoir comment entamer cette conversation.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? le questionné-je brutalement.

– Je suis venu te chercher, m'expliquer avec toi et te présenter mes excuses, débite-t-il, visiblement soulagé que je lui pose la question.

– Me chercher ? ! m'exclamé-je, outrée. Et qu'est-ce qui te fait croire que je vais te suivre ? !

– Je me suis mal exprimé. J'aimerais d'abord t'expliquer et te présenter mes excuses, reprend-il alors, sans protester. Je t'en prie, Olivia...

Son ton suppliant me déstabilise. Je réalise qu'il est venu depuis New York, en plein lancement de produits... en plein casting de top models ! Celui que j'essaie en vain de chasser de mes pensées est là, l'air anxieux. Il attend ma réponse, me suppliant de son regard turquoise.

– OK, viens, lâché-je, trop désireuse au fond d'entendre ce qu'il a à me dire.

Prudente, je l'entraîne à l'écart, près de l'enclos de Mortadelle, dont je commence à remplir la mangeoire, pour me donner une contenance. Derrière moi, Joseph toussote, puis finit par se résigner à parler, sans que je lui accorde un regard.

– En fait... Quand j'ai demandé à Norman de surveiller John McDumphy, je pensais vraiment à une simple veille, commence-t-il, hésitant. Mais il a découvert de nouvelles informations qui ont changé la donne.

Je ne réponds rien, toujours le dos tourné, mais n'en perds pas une miette.

– Il s'est avéré que ton ex a agressé plusieurs étudiantes sur le campus, quand lui-même y faisait son droit, poursuit-il.

Je me tends aussitôt, attentive, une boule d'angoisse se nichant immédiatement au creux de mon ventre.

- Norman a retrouvé leurs traces et a découvert qu'elles avaient toutes été droguées au GHB, puis violées, finit par dire Joseph d'une voix tendue.
- Je n'avais jamais entendu parler d'une chose pareille, fais-je sur la défensive.
- Aucune n'a porté plainte, le père de ton ex, Robert McDumphy, a acheté leur silence. De différentes manières, ajoute-t-il, l'air sombre.

Je n'ose imaginer comment il s'y est pris.

- Quand j'ai appris ça, il y a deux semaines, j'ai décidé de le mettre hors d'état de nuire. Définitivement, continue-t-il, fuyant soudainement mon regard.

Il y a deux semaines... juste avant de m'envoyer ici, en France.

- Alors, avec Norman, nous avons donné un rendez-vous à ton ex, depuis ta messagerie Internet, en nous faisant passer pour toi qui lui proposais une explication...
- Vous avez quoi ? !
- Attends, laisse-moi terminer, je t'en prie, insiste Joseph, mal à l'aise.

Stupéfiée par tout ce que j'apprends d'un seul coup, je ne sais plus quoi penser.

- Norman devait l'accueillir et lui montrer les preuves recueillies contre lui et son père, pour les inciter à ne plus t'approcher, mais John McDumphy n'a pas supporté d'être pris au piège.

Ni qu'on l'oblige à quoi que ce soit, à mon avis.

- Norman a dû le neutraliser, et en fouillant ses affaires il a découvert un flacon de GHB.
- Attends, attends, fais-je, sous le choc. Norman a... tué John ?
- Non, reprend patiemment Joseph. Il l'a simplement immobilisé, mais c'est là qu'il a découvert que John avait l'intention de te droguer, toi aussi.
- Mon Dieu...
- Mais tout est terminé, me rassure Joseph avec empressement. Nous avons convaincu les étudiantes de porter plainte contre lui. La plupart étaient soulagées.
- Comment vous les avez fait changer d'avis ? demandé-je machinalement.
- J'ai pris en charge leurs frais de justice et les pénalités financières de celles qui avaient signé des contrats de confidentialité avec Robert McDumphy, m'explique-t-il sobrement.

Probablement plusieurs millions.

- Mais tout ça ne change rien au fait que tu m'aies envoyée ici, sans même une explication, fais-je, tendue.

Il me regarde, désarçonné.

- Je suis désolé, c'est...
- Oui, tu es désolé, je le sais ! le coupé-je, laissant éclater ma colère d'avoir souffert à cause de lui. Tu crois que ça suffit ? ! Tu agis comme tu l'entends, au mépris de ce que je peux ressentir, et puis tu reviens vers moi, tu dis que tu es désolé et je dois te pardonner ? C'est trop facile ! !

Soudain, passe sur le visage du président de Butler Incorporation l'expression d'une émotion que je ne lui avais jamais vue : le doute.

– La... La police a découvert que John te faisait suivre, balbutie-t-il. Son ordinateur était plein de photos de toi.

– Tu le savais avant de m'envoyer ici ? Ou tu l'as su après ? demandé-je, inflexible.

Il baisse les yeux, gêné.

– Réponds, merde !

– Après, admet-il. Mais tu ne voulais pas que je te parle de ton ex !

– Donc c'est de ma faute, maintenant, si tu as choisi d'inventer un programme de formation pour m'envoyer de l'autre côté de l'océan, sans une explication ? ! !

Je suis maintenant hors de moi.

– Non, non, pardon, c'est entièrement de ma faute, s'empresse-t-il de se reprendre.

– « Pardon », « je suis désolé » ! C'est trop facile ! Tu crois que tu peux faire ça à chaque fois ? Que je vais te pardonner à tous les coups ? Parce qu'Olivia est une gentille fille, compréhensive et bien élevée ? ! Merde, Joseph ! Franchement, merde ! J'en ai plein le dos des mecs qui croient pouvoir penser à ma place ! De toi comme des autres !

Cette fois, j'ai carrément hurlé sur lui. Pour la première fois de ma vie, je viens de hurler sur un homme pour qui j'ai des sentiments amoureux... et ça me fait du bien. Mais quand il me lance un regard perdu, je peux presque entendre mon cœur se fendre.

Non. Moi aussi, je me suis sentie perdue et j'étais seule pour affronter ça !

D'un geste brusque, je lui tourne le dos et m'accoude à l'enclos de Mortadelle.

– Franchement, Joseph, je ne sais pas quoi faire, soufflé-je.

Lui pardonner... encore ? Rester ferme ? Lui accorder une autre chance ou continuer de souffrir, terminer cet *externship* et essayer de l'oublier ?

Qu'est-ce qui serait le moins difficile ?

Le silence se prolonge, douloureux.

– Ça m'aurait tué, s'il était arrivé quelque chose. Ma vie n'aurait plus eu aucun sens. Mais je préfère te perdre en te sachant en sécurité que rester auprès de toi et te savoir en danger, finit-il par murmurer d'une voix étranglée.

Je me retourne lentement, touchée par ses paroles. Son visage exprime une souffrance telle que je me mets à pleurer.

– C'est la dernière fois, Joseph, dis-je, la voix ferme malgré mes larmes qui coulent. Je ne pourrai

pas le supporter à nouveau.

Ses yeux se ferment, tout son corps exprime un soulagement brutal, inespéré. Tendant la main vers moi, il me laisse le choix de l'approcher ou non. Je m'avance lentement.

– J'ai eu tellement peur de t'avoir perdue, gémit-il, plongeant son visage dans mes cheveux, me serrant contre lui à m'étouffer.

Nous restons ainsi plusieurs minutes, à nous étreindre de toutes nos forces, comme si nous essayions de ne faire plus qu'un, avant de nous embrasser enfin. Je respire avec lui, mes doigts entrelacés aux siens, nos lèvres soudées... Une décharge de sensualité pure court le long de mes veines, réchauffe mon corps, embrase mon cerveau.

Au loin, j'entends un bref coup de sifflet. Nos lèvres se séparent, comme si nous étions brutalement ramenés à la réalité. Devant la maison, j'aperçois les silhouettes de mes parents, faisant mine de rappeler à eux Balboa.

– Hum ! fait Joseph, avec un air incertain. Tu... as envie de me présenter ?

Je hoche la tête, esquissant un sourire.

– Tu crois qu'il me reste une chance de leur faire une bonne impression ? demande-t-il, sceptique.

– Eh bien... Sois poli, lave-toi les mains avant de passer à table, mais n'hésite pas à caresser chaque animal qui passera à ta portée.

– Y compris celui-ci ? fait-il, amusé, en désignant Mortadelle.

– Il arrive qu'il se mette à table avec nous, donc oui, répliqué-je, d'un air détaché.

Joseph tourne vers moi des yeux écarquillés, mais devant mon petit sourire comprend que je me moque de lui et, secouant la tête, me soulève avant de me donner un second baiser, plus bref, mais tout aussi délicieux.

2. Douce soirée...

Tandis que nous nous dirigeons vers la maison, Joseph se détend peu à peu. Quand nous arrivons près de la porte d'entrée, il affiche un sourire aimable. Pourtant, sous le feu croisé des regards de mes parents, à sa place, je n'en mènerais pas large !

Ma mère le détaille, mi-curieuse mi-inquiète, tandis que mon père... Bien droit, chemise et pantalon blancs, une casquette des Yankees vissée sur la tête, toute son attitude semble annoncer qu'il attend ce visiteur de pied ferme. Sans un sourire, il le regarde approcher, et lui, d'ordinaire si gentil, si avenant, n'ébauche pas un geste pour l'accueillir.

– Bonjour, je suis Joseph Butler. Enchanté de vous rencontrer, lance Joseph à ma mère, dans un français impeccable.

Son accent est aussi peu prononcé que celui de mon père !

Tous trois surpris, nous le regardons qui se tourne vers mon père pour se présenter à lui, en anglais cette fois. Ma mère esquisse un sourire, tandis que mon père fronce les sourcils, pas décidé à baisser sa garde aussi vite.

– Joseph est la personne à qui j'avais parlé de votre documentaire sur les abeilles, précisé-je à mon tour, espérant qu'un sujet commun aidera à briser la glace.

– Oh ! fait alors ma mère, avec une intonation mélodieuse.

Je n'ose la regarder, sentant le rouge me monter aux joues. Je devine qu'elle est ravie de voir enfin à quoi ressemble celui qu'elle suppose, à juste titre, responsable de mon vague à l'âme de ces dernières semaines.

– Qu'en avez-vous pensé ? demande mon père, très sérieusement.

– Il est excellent, j'aimerais d'ailleurs que nous en reparlions, à l'occasion, si vous êtes d'accord, répond Joseph, très à l'aise.

– Vous êtes donc industriel, c'est ça ? enchaîne aussitôt mon père. Dans quel domaine ?

Et c'est parti pour l'interrogatoire.

Souriant, sa fameuse fossette creusant sa joue gauche, Joseph répond de bonne grâce, tandis que ma mère nous fait signe de prendre place autour de la table située à l'ombre, sur la terrasse. D'autorité, elle me prend le bras et m'entraîne à l'intérieur.

– Olivia, viens, on va chercher des rafraîchissements, ton ami doit être assoiffé, dit-elle aimablement.

Je ne peux faire autrement que de la suivre, après avoir lancé un regard d'excuse à Joseph, qui fait mine de ne s'apercevoir de rien.

- Dis donc, il est très beau, murmure-t-elle à mon oreille, à peine avons-nous passé le seuil.
- Maman ! soufflé-je, gênée.

Mais elle a raison, Dieu qu'il est beau !

Finalement, constatant que la conversation prend un tour plus détendu, ma mère invite Joseph à dîner. Il accepte sans façon, proposant simplement d'aller chercher une bonne bouteille de vin pour le repas. Ce à quoi mon père répond que c'est inutile, se levant aussitôt pour aller dans sa cave, ce que j'interprète comme un signe favorable.

– Tes parents sont adorables, me glisse Joseph, alors que nous sommes seuls pour quelques secondes.

– Merci, je crois qu'ils pourraient bien t'apprécier aussi, réponds-je sur le même ton.

– Joseph, vous me dites que Keiko Arikowa travaille toujours sur ses ruches ? Mais personne n'a repris la suite ? s'étonne mon père, revenant sur la terrasse, une toile d'araignée sur l'épaule et une bouteille de bordeaux à la main.

– À vrai dire, je crois qu'elle a envie de continuer, répond Joseph. Elle ne veut céder ses ruches qu'à sa famille et, pour le moment, je ne sais pas si, à part son fils, ses descendants sont très intéressés.

– Quel dommage, regrette mon père, secouant la tête. Si personne ne s'occupe plus des ruches, ses abeilles disparaîtront.

– Eh bien, je crois pouvoir dire que le fait d'en acheter la production, avec un contrat à long terme, garantit au contraire la pérennité de l'exploitation de la ruche et, donc, la survie des abeilles, explique calmement Joseph. D'autant que j'ai exigé un label de protection pour ces insectes et je crois que le gouvernement japonais n'y a pas été insensible.

Depuis le début de leur conversation, il n'a été question que de Butler Incorporation, mes parents se montrant très curieux des activités de cet Américain débarqué de nulle part pour voir leur fille.

Et accessoirement, lui rendre son sourire en un clin d'œil !

Lorsqu'ils ont compris qu'ils avaient devant eux le président du groupe cosmétique au sein duquel j'effectuais mon *externship*, ils ont échangé un rapide regard et je les ai sentis se remettre sur la défensive. Mais, progressivement, grâce à son naturel et sa bonne volonté à répondre à toutes leurs questions, Joseph semble réussir à gagner leur confiance et leur sympathie. Du moins... ils lui accordent le bénéfice du doute !

Rapidement, nous nous sommes retrouvés autour d'un repas improvisé : salade composée géante, grillades et, en dessert, la délicieuse tarte aux figes fraîches de ma mère !

J'ignore si c'est le repas ou le bordeaux, mais il me semble tout de même que l'atmosphère s'est considérablement détendue.

– D'ailleurs, Olivia a fait mouche en me présentant votre documentaire, poursuit Joseph, vantant

discrètement mes compétences.

Bon point pour toi, Joseph... En fin stratège, tu le sais : ni trop, ni trop peu.

– Mon projet, encore confidentiel, consiste à proposer une ligne de soin efficace et naturelle, mais aussi à mettre en avant et protéger ce trésor que nous offrent ces abeilles si rares, explique-t-il en regardant mon père droit dans les yeux. Je crois qu'il serait pertinent de communiquer très clairement sur ce point, aussi... Vous voulez bien m'excuser de parler travail ? Je suis désolé, j'aime mon métier et j'ai tendance à oublier de me mettre sur pause, parfois, s'interrompt-il soudain, un peu soucieux.

– Non, non, au contraire, continuez, vous m'intéressez, Joseph ! insiste alors mon père, rendu curieux par son introduction.

– Oui, continuez, c'est fascinant, assure ma mère. Et puis, comme ça, on en sait aussi un peu plus sur ce que fait Olivia, elle ne nous a pas dit grand-chose jusqu'ici, lance-t-elle avec un petit sourire narquois.

Maman... Elle ne peut pas s'en empêcher, hein !

Comprenant sans peine l'allusion, Joseph esquisse un sourire avant de me lancer un regard amusé, puis poursuit.

– En fait, j'aimerais vous associer à cette communication, en utilisant le travail que vous avez déjà effectué avec ce documentaire, annonce-t-il soudainement.

– Tu ne m'avais pas dit que tu avais ce projet, fais-je, sincèrement surprise.

– J'y ai pensé en venant jusqu'ici, s'explique-t-il. Il faudrait simplement réactualiser quelques petites choses, bien entendu, puisque votre film a désormais quelques années, mais... Si vous êtes intéressés par le projet, nous pourrions en discuter.

– Qu'avez-vous en tête, exactement, Joseph ? demande alors ma mère, tout en coupant des parts de tarte généreuses.

– Eh bien, il s'agirait d'adopter un point de vue écologiste, d'expliquer la démarche de Butler Incorporation, l'origine de la production du miel, ses caractéristiques particulières et, bien entendu, les propriétés de la crème de soin Butler, finit-il.

– Attendez, vous nous demandez un film publicitaire ? tique aussitôt mon père.

Oh là là... Je crains le pire.

Pour mon père, fin cinéphile et documentariste engagé, les films publicitaires sont une plaie à éradiquer de la surface de la planète. Si Joseph ne rattrape pas le coup rapidement, il peut oublier son idée.

– Absolument pas ! reprend aussitôt ce dernier. Je vous propose de réactualiser votre documentaire, en toute liberté. Il s'agit du devenir de cette ruche, que vous connaissez sans doute mieux que moi. Et vous verrez directement avec Keiko Arikowa ce qu'il en est.

Mes parents gardent le silence, mais échangent un regard où je remarque sans peine un intérêt à peine dissimulé.

– Bien sûr que ça fera de la publicité à mes produits, on ne va pas le nier, ajoute alors Joseph, en

toute honnêteté. Mais si ça peut aussi faire réaliser qu'il est possible de mettre sur le marché des produits de consommation, tout en restant respectueux de l'environnement et des traditions, où est le mal ? Il ne s'agit pas de piller des ressources, puis de transformer la réalité pour la rendre acceptable. C'est tout le contraire. Nous pourrions même montrer l'exemple. Bien entendu, si ce projet vous intéresse, tous les frais de tournage et de production seront à la charge de Butler Incorporation.

C'est à ce moment-là que Balboa décide qu'on l'a assez ignoré. Posant sa truffe rose et noir sur la table, il expire bruyamment, tout en fixant ma mère d'un regard larmoyant... ce qui provoque l'hilarité de notre tablée.

– Balboa, arrête ça tout de suite, ordonne ma mère d'une voix ferme. Vous allez croire qu'on ne le nourrit pas assez, lance-t-elle pour plaisanter à Joseph.

– Oh, j'ai bien cru remarquer qu'ici les animaux n'étaient pas exactement maltraités, répond-il aussitôt, posant la main sur l'encolure du bull-terrier, qui lève aussitôt la tête vers lui, réclamant des caresses. Comment se fait-il que vous ayez un âne, au fait ?

– Mortadelle était la propriété de la mairie du village, explique mon père. Quand il a été trop vieux pour promener les touristes aux alentours, en tirant une carriole, il a été question de l'envoyer à l'équarrissage...

– Et c'est là que mes parents sont allés le chercher, finis-je, me souvenant de ce fameux mois de septembre, après la dernière saison de Mortadelle en tant que guide touristique. Depuis, il profite de sa retraite.

– Le seul point noir pour lui, ce sont les chevreaux de mes biquettes, qui lui montent parfois sur le dos, au printemps, explique ma mère, en souriant. Mais je le soupçonne de jouer les vieux ronchons pour cacher qu'il aime ça !

Joseph sourit doucement, écoutant les histoires de ménagerie et de promenades dans la nature. De temps à autre, nous parvient une bouffée de parfum de lavande ou l'odeur sucrée des figes trop mûres. Sous la table, dans la pénombre qui s'installe, il me saisit la main et se met à me caresser doucement la paume, de son pouce. Comme chaque fois qu'il m'effleure, je sens mon souffle s'accélérer.

La discussion se prolonge, légère, rythmée par les chants des cigales. Ma main dans celle de Joseph, rassurée par les sourires de mes parents, qui semblent être tombés sous le charme de celui qui fait battre mon cœur, je me détends totalement. Je savoure ce moment de plénitude et de calme, échangeant parfois un regard amoureux avec Joseph, qui continue d'alterner anglais et français, avec naturel, comme nous l'avons toujours fait dans notre famille...

Vers minuit, je raccompagne Joseph jusqu'au portail de la petite propriété de mes parents. Nous marchons en silence, enlacés dans la nuit, seulement accompagnés par deux chats qui gambadent autour de nous. Au bout du petit chemin, j'aperçois une voiture de sport, garée sur le bas-côté.

– C'est à toi ? demandé-je.

– Oui, répond-il. Olivia, si tu es d'accord, nous pourrions passer quelques jours ensemble, me propose-t-il, presque prudemment.

- C'est que... lundi, je dois aller travailler, hésité-je, sincère.
- Et ton boss est particulièrement impitoyable, j'imagine ? me demande-t-il en souriant.
- C'est un tyran, tu ne peux pas imaginer ! Un bourreau, un horrible personnage, je...

Mais c'est par un baiser que Joseph met fin à ma plaisanterie, que j'aurais bien fait durer encore un peu. Quand sa langue se met à doucement caresser la mienne, quand son bras entourant mes épaules glisse vers ma taille, j'oublie tout. Il n'existe plus que lui et moi, sous le ciel étoilé. Son corps musclé, ses mains qui s'aventurent sous mon tee-shirt, juste à l'orée de mes seins, son odeur, sa chaleur... Je ferme les yeux, goûtant ce baiser que je voudrais faire durer toute la nuit. Mes mains caressent sa nuque, plongent soudain dans ses cheveux blonds, si doux...

- Demain, je ferai envoyer une voiture, tu pourrais me rejoindre sur mon yacht ? fait-il, soudainement, les yeux encore fermés, le souffle court.
- Un... yacht ? Tu es sur un yacht ? m'étonné-je.
- Oui, c'est plus pratique, élude-t-il rapidement. Tu viendras ?
- Il faut que je prévienne la société et...
- Je m'en chargerai dès lundi, me coupe-t-il.

Je plonge mon regard dans le sien, un sourcil relevé. Il esquisse un sourire.

- Si tu veux bien, ajoute-t-il alors, de bonne grâce.

Je souris en retour, appréciant son effort pour respecter mes limites et ne pas confondre galanterie et despotisme. De nouveau, nous nous embrassons et il se décide enfin, à regret, me semble-t-il, à s'engouffrer dans son coupé sport, dans lequel je le regarde s'éloigner...

De : WonderTess@gmail.com
À : Outlaw_Olivia@yahoo.com

Salut !
Juste un petit mail en passant pour prendre de tes nouvelles. J'espère que tu profites du soleil et de la cuisine française... de tes parents aussi, évidemment. Tu les salueras de ma part.
Ici, il pleut, Dow Jones passe donc tout son temps à l'intérieur, sur les genoux d'Alistair, qui m'apprend à jouer aux échecs, au lieu de me faire travailler, en ce moment.
J'envisage d'inventer une version de strip-échec avec des gages à base de shooters à boire cul sec pour le perdant. Prépare-toi.
Accessoirement, Max ne passe plus jamais le voir, donc je ne le croise plus. Je suppose que c'est une bonne chose.
Bref, je vais bien et la vie à New York suit son cours. Prends bien soin de toi, ma belle !
Bises,
Tessa
P.-S. : Pas de nouvelles de J. Butler non plus, ni dans les médias, ni chez Alistair...

Le mail de ma meilleure amie me fait sourire.

Si tu savais quelles nouvelles j'ai eues, moi !

Bien qu'il soit déjà tard, je me sens bien réveillée et décide de lui répondre immédiatement, pour lui raconter les derniers rebondissements de ma relation avec Joseph. Des révélations sordides à propos de John ou de l'arrivée surprise de Joseph chez mes parents, je ne sais pas ce qui va le plus la faire halluciner.

J'aimerais vraiment voir sa tête quand elle lira mon mail.

3. Le Blue Actinia

– C'est celui-ci ? !

Mon cri d'étonnement résonne sur le ponton, où s'affairent deux hommes en jean et tee-shirt. Joseph sourit, nonchalant dans son pantalon blanc et sa chemise en lin, les mains dans les poches, attendant que j'aie fini de me remettre de ma surprise.

Il faut dire qu'elle est de taille !

Devant nous, amarré à un ponton en teck, un immense yacht blanc et bleu, d'environ... une soixantaine de mètres, si mon estimation est juste. Le nom se détache en lettres sombres sur la coque immaculée : Blue Actinia. Sur l'immense cockpit, une table est dressée pour deux.

– Allez, viens, tu verras mieux une fois à bord, me dit Joseph, me prenant par le bras. Et mon cuisinier nous attend pour le déjeuner.

– Un cuisinier ? Tu ne fais donc jamais la cuisine tout seul ?

– Pourquoi le ferais-je alors qu'il y a des gens qui ont ce talent ? s'étonne-t-il, le regard amusé mais sincère.

Sans voix, je me laisse entraîner et grimpe le large escalier qu'un capitaine souriant a déplié pour nous accueillir.

– Bienvenue à bord du Blue Actinia, M^{lle} Scott, je suis le capitaine Morgan, à votre service.

– Bonjour, réponds-je, comme si tout ceci était normal pour moi. Qu'est-ce que c'est, une « actinia » ?

– Une anémone de mer, m'explique Joseph. Mi-fleur, mi-animal, précise-t-il avant de se tourner vers son capitaine. Tout sera prêt ? lui demande-t-il alors, tandis que je fais mes premiers pas sur cet incroyable bâtiment.

– Oui, monsieur, nous prendrons le large dès votre retour, demain, lui assure le capitaine, calmement.

Le large ? Demain ?

– Mais, Joseph... commencé-je, incertaine.

– Demain, tu as du travail, je sais, me coupe-t-il en souriant. Mais tu as aussi dit que je pouvais me charger de ton patron tyrannique.

– C'est vrai, concédé-je, avec un sourire.

De toute façon, je suis trop excitée par ce que je découvre pour discuter davantage. Pour ma première fois sur un yacht de luxe, je peux dire que la découverte est à la hauteur de mes fantasmes les plus fous !

Dans le port de Juan-Les-Pins, à cette époque de l'année, le bateau de Joseph n'est pas le seul à être

amarré, mais il est sans conteste le plus élégant et... le plus grand. Maintenant que je suis à bord, j'aperçois sur le pont avant un jacuzzi, ainsi que des chaises longues, des parasols, et ce qui ressemble fort à un plongeur escamotable.

– On peut visiter l'intérieur ? fais-je, curieuse.

– Oui, bien sûr, si tu n'es pas trop affamée, me répond Joseph.

– Je suis trop excitée pour avoir envie de manger avant d'avoir tout découvert ! répliqué-je sincèrement.

– Alors, allons-y.

Joseph entreprend de me faire une visite guidée de son bateau, m'expliquant que lorsqu'il vient en Méditerranée, que ce soit en France, en Italie ou ailleurs, il réside toujours sur le Blue Actinia, qui lui assure tranquillité et indépendance.

Dans les rayons automnaux du soleil, le clapotis de la mer venant seul troubler le silence de la fin de matinée, je ne peux que comprendre son choix.

L'intérieur de la cabine est encore plus somptueux que l'extérieur, si c'est possible. Les quartiers du personnel navigant sont habilement disposés près des sorties, de manière à ce que, lorsque nous nous retrouvons dans l'immense salon, à la décoration moderne, il nous est tout à fait possible de nous croire seuls à bord. Les canapés et le bar offrent une vue sur la mer, à travers de grands hublots, disposés de part et d'autre de la pièce. La salle à manger contiguë me semble capable d'accueillir une quinzaine de convives.

– Mais autant de personnes peuvent loger sur le bateau ? m'étonné-je.

– C'est possible, oui, mais désormais je préfère de loin les petits comités, m'explique Joseph, placidement.

– « Désormais » ? relevé-je aussitôt.

Joseph me lance un rapide regard et esquisse un sourire.

– J'ai un passé, Olivia, je n'y peux rien. Mais il est bel et bien derrière moi, m'assure-t-il d'un ton ferme.

Je le crois, mais je ne peux m'empêcher d'évoquer le dossier « top models », qui me revient en mémoire, comme un boomerang.

– Mais il fait quand même partie de toi et il pourrait... refaire surface, ça arrive, débité-je, sans trop savoir comment aborder le sujet. Par exemple, à la faveur d'un troupeau de mannequins ravissants déambulant dans les locaux de Butler Incorporation.

Joseph me fixe un instant, interloqué, puis la lumière semble se faire dans son esprit, tandis qu'il retient un rire qui a pour effet immédiat de me faire rougir.

– Il n'y a rien de drôle ! Ça peut arriver ! répété-je, obstinée et un peu vexée.

– Olivia, se reprend Joseph, tu n'es pas sérieuse ? Tu crois que j'aurais pu batifoler avec des mannequins, alors que tu étais en danger à cause de ton ex, que je ne savais pas si tu allais accepter de

m'écouter une fois l'affaire réglée ?

– Je ne savais pas tout ça, lui rappelé-je. J'ai vraiment cru que tu m'envoyais à l'autre bout du monde pour avoir le champ libre !

Un silence accueille mon aveu. Joseph cesse tout à fait de rire.

– Jamais je ne te ferai une chose pareille. Jamais, répète-t-il, l'air un peu choqué.

Je lui lance un regard penaud, comprenant qu'il est blessé que j'aie pu le croire capable d'agir ainsi. Voyant ma mine déconfite, il soupire et ouvre les bras. Je me blottis contre lui, au milieu de ce splendide salon.

– Je suis désolé, Olivia.

– Moi aussi... mais il faut vraiment qu'on communique mieux que ça, à l'avenir.

– Oui...

Se penchant vers moi, il dépose sur mes lèvres un baiser qui, mieux que tous les mots, me dit l'amour qu'il a pour moi.

Après une journée de rêve et une nuit... agitée, à bord du Blue Actinia désert, puisque resté au port, nous voici ensemble au siège de l'entreprise française où je suis censée travailler aujourd'hui.

Autant dire que lorsque Joseph s'est présenté à l'accueil, les regards que nous ont lancés les employés ont été, au choix, interloqués, impressionnés ou incrédules !

Quand le président de Butler Incorporation leur a annoncé qu'il débauchait leur stagiaire juridique bilingue pour une transaction en cours, évidemment, j'ai été immédiatement relevée de mes fonctions. Alors que nous ressortons du bâtiment, j'hésite entre le rire et le sentiment de culpabilité.

– Ne crois pas que ça deviendra une habitude, plaisanté-je tout de même. J'ai une carrière à mener, moi !

– J'ai trop besoin de tes compétences au sein de mon groupe pour négliger la qualité de ton travail, me tranquillise sérieusement Joseph.

Mais lorsqu'il ouvre la portière de son coupé sport, pour retourner jusqu'au Blue Actinia, il se penche vers moi et murmure à mon oreille :

– Mais en ce moment, c'est de toi tout entière dont j'ai besoin...

Sa voix grave me fait frissonner et, oubliant qu'on peut nous apercevoir depuis les locaux de l'entreprise, où je préfère rester discrète sur les liens qui m'unissent au président, je l'embrasse à pleine bouche, toujours aussi heureuse de l'avoir retrouvé.

Lorsque nous arrivons de nouveau à bord du yacht, je perçois une certaine effervescence parmi le personnel.

– C'est maintenant ? Nous partons ? demandé-je, mi-anxieuse mi-impatiente.

– Nous partons, me confirme Joseph, avec un sourire. Mais avant, il te faut choisir notre destination !

– Hein ?

Je lui lance un regard incrédule.

– Mais comment ça ? Pourquoi moi ?

– Pourquoi pas ? Tu n'as pas envie de décider pour deux ? me demande Joseph, l'œil brillant.

– Je vois... C'est une vengeance, donc ?

– Le mot est un peu fort, j'aurais dit... un privilège ! me rétorque-t-il, une lueur taquine dans son regard turquoise.

– Oh ! Tu exagères !

– Pas du tout.

J'éclate de rire. Mais en constatant que le capitaine dépose devant moi plusieurs cartes des côtes méditerranéennes, je comprends que Joseph est tout à fait sérieux : il attend que je choisisse notre point de chute !

– Mais je n'ai aucune idée du temps que ça prend ! Et puis je ne sais pas non plus si...

J'hésite à formuler ce qui m'angoisse un peu. À vrai dire, je n'ai jamais mis les pieds sur un bateau, à part sur les ferries new-yorkais, pour des trajets intérieurs.

Et j'ai très peur d'avoir le mal de mer !

On fait quand même plus glamour...

Joseph lance un regard rapide à son capitaine, qui s'éclipse discrètement.

– Dis-moi ce qui te tracasse, m'encourage Joseph, d'une voix douce.

– J'ai peur d'être malade, lâché-je d'une traite.

Il sourit, visiblement attendri par mon appréhension.

– Tout est prévu, tu peux prendre un cachet en prévention, il y a ce qu'il faut à bord, m'explique-t-il, rassurant. Mais, de toute façon, la mer est calme, la météo clémente, et ce yacht est l'un des plus stables qui existent.

– C'est sûr ?

– Certain. Mais si tu préfères, on peut simplement aller mouiller dans une calanque magnifique que je connais et naviguer de nuit jusqu'en Italie, comme ça, aucun risque d'être malade, puisque tu dormiras !

– C'est possible, ça ? m'étonné-je.

– Bien sûr. Et demain, nous prendrons un brunch à l'italienne ! annonce-t-il, avec un sourire

charmeur.

– Super ! De toute façon, reprends-je après un regard tout autour de moi, à bord de cette merveille, où qu'on aille, ce sera forcément incroyable.

Joseph sourit et se dirige alors vers le cockpit.

– Je vais aller prévenir le capitaine.

– Dans ce cas, je vais aller me changer ! lancé-je joyeusement, en faisant un pas vers la suite qui nous sert de cabine.

Ce matin, je me suis tout de même habillée comme je l'aurais fait pour me rendre au travail. Mais maintenant, je n'ai plus qu'une seule envie : enfiler une tenue plus adéquate pour la navigation. Ou plutôt, pour le farniente.

Soyons honnête, il n'est pas question de « tirer des bords » ou tout autre machin mystérieux qu'on fait sur un bateau...

C'est donc en chantonnant que je file ôter mon tailleur, que je fourre à la va-vite dans le sac que j'ai emporté, hier. J'ai déjà pendu mes affaires dans le dressing et mets quelques minutes à choisir mes vêtements. La météo étant particulièrement douce pour la saison, j'opte pour un short en jean (découpé par mes soins, un peu vieux, mais que je trouve sexy) et un débardeur blanc, sur lequel je superpose une marinière rayée rouge et blanc. J'ajoute une paire de tennis blanche et fonce rejoindre Joseph.

Le regard gourmand que ce dernier pose sur moi quand j'apparais sur le pont supérieur ne laisse aucun doute sur le fait qu'il approuve mon choix ! Avec un léger sourire, je m'accoude moi aussi au bastingage, pour assister à la manœuvre de l'équipage qui fait sortir le yacht du port.

Bientôt, l'étendue bleue de la mer scintillante s'offre à nous. Quelques oiseaux marins survolent le bateau, espérant sans doute qu'on leur jette quelque nourriture, poussant leurs cris qui ressemblent à des éclats de rire. Le soleil nous caresse le visage et l'odeur des embruns se mêle au parfum viril de Joseph, de qui je me rapproche, désireuse de sentir sa chaleur et le contact de sa peau.

– C'est absolument dingue, murmuré-je, autant pour parler du bateau que de ma présence à bord, aux côtés de Joseph, sublime dans sa tenue décontractée.

– Je t'avais dit que je te ferai d'autres surprises, murmure-t-il à mon oreille, en passant un bras autour de ma taille.

– Hum...

Souriante, je me laisse aller, la tête sur son épaule solide. Son bras me ramène soudain contre lui, puis devant lui, et il m'enserme de ses deux bras, les deux pieds plantés de part et d'autre des miens. Nous restons ainsi enlacés, en silence. Mes mains posées sur ses avant-bras musculeux, je caresse sa peau tiède, lentement, et sens peu à peu une réaction : son épiderme frissonne sous mes doigts.

Je lève la tête vers lui et retiens un sourire, flattée et amusée à la fois de l'effet que mes caresses légères lui font.

– Dis-moi, cette suite dans laquelle nous avons passé la nuit, commencé-je, une idée derrière la tête.

– Oui ? Elle ne te plaît pas ? me demande-t-il aussitôt.

– Si, si ! Bien sûr, qu'elle me plaît, mais... Je me demandais si elle était bien insonorisée, parce qu'hier le personnel de bord a dormi à l'extérieur, mais ce soir... nous serons tous sur le bateau, fais-je d'une voix innocente.

Je le sens qui sourit derrière moi.

– C'est un bateau très moderne, tu sais, très perfectionné, commence-t-il, sur un ton tout à fait sérieux. La conception est à la pointe de ce qui se fait, que ce soit en termes d'aérodynamique pour la coque que pour le confort intérieur.

– Hum, hum, ronchonné-je, un peu déçue par son envolée technique.

– Ce n'est pas ce que tu voulais savoir ? m'interroge-t-il, un sourire dans la voix.

– Non, pas exactement.

Comprenant qu'il joue une fois de plus avec mes nerfs, je décide de riposter aussitôt et de m'éloigner de lui, imperceptiblement.

Si tu fais semblant de ne pas comprendre, je vais te prendre à ton propre jeu, Butler !

– Je pense qu'on peut faire l'amour aussi bruyamment qu'on le souhaite, à toute heure du jour et de la nuit, personne n'entendra rien, déclare-t-il soudainement, d'une voix claire.

Je bondis et cherche du regard si quelqu'un a pu l'entendre, tandis que je sens ses épaules tressauter, alors qu'il rit silencieusement de mon embarras.

– Ils sont tous dans la cabine de pilotage ou en cuisine. Il y a mille et une choses à faire, sur ce yacht, personne ne nous dérangera ni ne viendra nous observer si on ne les sollicite pas, ne t'inquiète pas, m'informe-t-il, en me ramenant contre lui. Par contre, tu as toute mon attention, ajoute-t-il alors, en mordillant le lobe de mon oreille.

Un frisson électrique me transperce de part en part, m'arrachant même un léger cri. Le contraste entre l'air frais du large, que nous gagnons peu à peu, et la vague de chaleur qui s'empare de moi me fait fermer les yeux. J'ai envie de profiter du moment... Notre nuit précédente n'a pas suffi à rassasier mon corps de celui de Joseph. Après presque deux semaines sans lui, je suis loin d'avoir comblé le manque atroce qui m'a torturé jour et nuit. J'ai envie de sa peau, de ses cuisses musclées, de ses mains sur moi, de ses baisers...

Je penche la tête, lui offrant mon cou, sur lequel il promène ses lèvres, mordillant ma peau, respirant mon parfum. Sa main saisit doucement mes cheveux, qui se sont détachés, et fait basculer mon visage vers lui. Impérieux, il promène doucement sa langue sur mes lèvres déjà salées par les embruns, avant de les mordre doucement.

– J'ai envie de toi, murmure-t-il d'une voix presque rauque.

– Alors on devrait aller essayer l'insonorisation de cette cabine, réponds-je en me tournant contre lui, pour l'embrasser fiévreusement, impatiente.

Tandis que son immense yacht blanc et bleu vogue maintenant vers le large, manœuvré en toute discrétion par l'équipage, Joseph m'entraîne vers notre luxueuse cabine.

À peine sommes-nous descendus dans cette suite incroyable, dont les grands hublots nous offrent une vue imprenable sur la mer Méditerranée, que nous nous étreignons de nouveau.

Joseph referme la porte d'un coup d'épaule, tandis que je lui saute littéralement dessus, bras noués autour de ses épaules, jambes enroulées autour de sa taille. Nos bouches à la saveur salée se rejoignent, nos langues s'emmêlent fiévreusement.

Les mains de Joseph s'aventurent sur mes cuisses, que mon short en jean dévoile généreusement. D'un geste du pied, j'ôte mes tennis blanches, qui tombent sur le sol, tandis que Joseph saisit ma marinière et mon débardeur, qu'il remonte nerveusement, en cessant soudain de m'embrasser. Comprenant ce qu'il veut faire, je lâche ses épaules de ma main droite pour l'aider. Aussitôt, il empoigne mes fesses pour me soutenir, en profitant pour glisser le bout de ses doigts à l'orée de mon short, tandis que d'un geste vif je retire mes tee-shirts, dévoilant ma poitrine entièrement libre de toute lingerie.

Avant même que j'aie terminé, les lèvres de Joseph sont sur ma peau... Je frissonne, prise entre les sensations de ses doigts à la base de mes fesses et sa bouche qui joue désormais avec mes seins. Il promène sa langue sur mes tétons, joue avec eux, puis les enserme délicatement entre ses lèvres douces, faisant aller et venir la pointe de sa langue jusqu'à les faire durcir.

Ma respiration s'accélère et je sens mon ventre se creuser, tandis que mes mains s'agrippent à ses épaules. Joseph laisse échapper un soupir guttural. Je renverse ma tête en arrière, bouche entrouverte, me laissant emporter par les frissons électriques que me procurent ses lèvres sur ma poitrine dressée.

C'est seulement quand Joseph s'assoit sur le grand lit que je réalise qu'il m'a portée jusque-là, tout en continuant à me procurer ses baisers et caresses. Lentement, je me redresse, prends appui sur le matelas et entreprends de détacher les boutons de sa chemise en lin clair...

– Ce que tu es beau, soupiré-je sans même essayer de m'en empêcher, subjuguée par son torse.

Avec un petit rire, Joseph me regarde le déshabiller, ses yeux turquoise brillant d'une flamme sauvage. Il ne dit rien, mais je sais que ma manière de le dévorer des yeux lui plaît.

Comment pourrais-je faire autrement ? Ce corps !

Sous mes doigts, sa chemise glisse, dévoilant un torse impeccable, musclé sans excès, la peau dorée contrastant délicieusement avec le tissu blanc de son pantalon. Je caresse lentement ses épaules, ses pectoraux qui tressaillent sous mon passage, descends lentement le long de la ligne de ses abdominaux parfaitement dessinés jusqu'à la ceinture de son pantalon. Je ne peux plus ignorer son érection et relève des yeux gourmands vers son visage. Il ne sourit plus, me regarde faire, ses deux mains qui vont et viennent doucement sur mes cuisses nues...

– J'ai vraiment très envie de toi, murmure-t-il d'une voix rauque. J'ai envie de te mordre, de te

goûter, de te faire jouir comme jamais... et de recommencer encore.

À califourchon sur lui, je frémis tant son désir transparait dans son intonation. Instinctivement, je me suis collée à lui. Contre mon bas-ventre brûlant, je peux sentir son sexe durci palpiter. D'un lent basculement du bassin, j'entreprends de lui donner un avant-goût de ce que j'envisage désormais de faire. Il ferme les yeux, son visage tressaille, mais mon envie de le sentir en moi est trop forte !

Impatiente, je lui mords les lèvres, en même temps que je porte la main au premier bouton de son pantalon, que je fais sauter ! Ma morsure lui arrache un gémissement et, m'empoignant par la taille, il me renverse à côté de lui, sur le lit.

Frénétiquement, nous terminons de nous déshabiller, moi, m'escrimant sur son pantalon, tandis que lui fait glisser mon short et ma culotte de coton blanc, d'un mouvement expert, le long de mes jambes. Enfin, nous sommes nus. D'un geste ferme, Joseph pose ses mains sur mes genoux et ouvre mes cuisses, qu'il embrasse et mordille, jusqu'à me faire pousser de légers cris, mélange de douleur et d'excitation.

Quand sa bouche entre en contact avec mon sexe offert, je me cambre, la respiration coupée, saisie par la décharge de plaisir brut qui vient de me secouer tout entière. Je ferme les yeux, empoigne les draps de toutes mes forces, chavirée.

Lentement, Joseph prend possession de mon intimité. Je le sens attentif, désireux de prendre tout son temps, de ne brûler aucune étape. Il me découvre, me visite, avec précaution et douceur.

Doucement, mon dos se pose sur les draps, mes mains se décrispent et je me mets à respirer au rythme de ses caresses.

Ses mains se posent délicatement sur mon ventre, puis ensèrent ma taille. Les yeux toujours fermés, un sourire aux lèvres, je glisse mes doigts dans ses cheveux blonds, émue de leur douceur... Mais un gémissement plus fort jaillit de ma gorge. Joseph accentue progressivement l'intensité de ses mouvements, faisant monter mon plaisir.

Sans pouvoir m'en empêcher, je sens mon bassin se mettre à onduler pour l'accompagner, mais ses mains me maintiennent alors fermement en place, tandis qu'il accélère légèrement le rythme. Je gémiss de plus en plus souvent, comprenant qu'il va désormais m'emmener aussi haut qu'il le peut, sans plus me laisser de répit.

Chaque seconde, le plaisir devient plus fort, mes mains quittent sa chevelure pour s'accrocher à ses poignets. J'ai besoin de sentir le contact de sa peau, sa chaleur.

Au creux de mon ventre, l'incendie enfle, s'étend... Je sens ma peau se recouvrir de gouttelettes de sueur, tout mon corps se tendre. Ma voix se fait suppliante, je balbutie des mots sans suite, tandis qu'entre mes jambes Joseph joue avec moi sans discontinuer.

– Oh mon Dieu, m'entends-je gémir, éperdue.

Soudain, je le sens qui se concentre sur le point le plus brûlant, le cœur en fusion qui déverse

assitôt une... explosion liquide. Tout mon corps est secoué de spasmes irrépressibles, ma peau frissonne délicieusement. Je pousse un grand cri, le dos arqué, les mains crispées autour de ses poignets, le cœur battant à tout rompre.

Joseph reste un instant immobile, puis, parsemant au passage mes jambes tremblantes de baisers légers, amoureux, il vient s'allonger à mes côtés, m'accueillant contre lui, entre ses bras... Je me blottis contre son torse, les yeux fermés, pantelante.

– Oh mon Dieu, c'était... Je t'aime. Oh là là... fais-je d'une petite voix expirante, me rendant à peine compte de ce que je lui dis.

– Je t'aime, répond-il simplement, un sourire dans la voix.

Je crois que je ne me laisserai jamais de l'entendre prononcer ces mots...

Dans un état second, je souris, la tête posée sur son épaule. Les yeux fermés, je promène doucement mes doigts sur sa peau tiède, à mon tour.

La ligne de la clavicule, le bombé du torse, puis la plaine ferme de son ventre, jusqu'à ses hanches étroites, que je contourne, descendant sur le haut de ses cuisses, avant de remonter vers son bas-ventre. Là, comme par accident, mes doigts découvrent la dureté de son désir inassouvi, intact. Sans cesser de sourire, je me mords les lèvres, appréciant les yeux fermés la merveilleuse virilité de Joseph, dont je sens le souffle s'accélérer imperceptiblement.

Je passe une jambe par-dessus les siennes, m'installant plus confortablement, le bas-ventre collé contre lui, la main posée sur son sexe en érection. Puis, doucement, je commence à l'effleurer du bout de mes doigts, éprouvant la douceur émouvante de sa peau, jouant à le faire tressaillir.

Je soulève mes paupières, apprécie de voir son abdomen se crispier, ses muscles se dessiner au rythme d'une respiration plus saccadée... Je sens les battements de mon cœur s'accélérer eux aussi, alors que mon désir renaît, d'autant plus rapidement que je viens tout juste de jouir grâce à lui. J'ai envie de le sentir en moi, de voir son visage se transfigurer sous l'effet de l'extase, de le faire jouir à mon tour, aussi fort qu'il me sera possible !

Quand j'empoigne carrément son sexe, Joseph gémit et pose sa main sur la mienne. Mais avant qu'il puisse m'imposer le rythme dont il a envie, je roule sur moi-même jusqu'à l'enjamber, prenant appui sur ses épaules carrées pour me redresser.

Perchée sur lui, je me penche alors vers son visage pour l'embrasser à pleine bouche, alors que ses mains se posent sur mes hanches et font doucement descendre mon bassin vers le sien... Je résiste. Il ouvre les yeux, me lance un regard interrogateur, tandis que nos lèvres s'éloignent.

– Non ? me demande-t-il dans un souffle.

– Oh oui... réponds-je avec un sourire.

Mais c'est moi qui mène la danse, cette fois.

Doucement, tendrement, je le saisis dans ma main droite et le guide, puis lentement, très lentement,

je m'empale sur lui. Joseph cesse de respirer, les yeux rivés sur moi. Mais je m'arrête quelques secondes, jusqu'à de nouveau lire le doute dans son regard turquoise. Puis je recommence, avec une lenteur que j'espère exaspérante.

- Tu me tortures, gémit-il en secouant la tête.
- C'est bon ? demandé-je, taquine.
- Incroyablement...

Avec un sourire victorieux, je continue jusqu'à ce qu'enfin, après de longues minutes qui lui arrachent des gémissements tour à tour extatiques ou teintés d'exaspération, mes fesses se trouvent en contact avec son bassin. Le gémissement rauque venu des profondeurs de la gorge de Joseph me fait frissonner...

Cette fois, le plaisir qui m'envahit me rend impossible de poursuivre nos ébats avec la même patience. Cueillie par les sensations électriques qui s'emparent de moi, je commence à onduler sur lui, respirant moi aussi avec précipitation, me mordant les lèvres, fermant les yeux ou les plongeant dans les siens.

Ses mains toujours sur mes hanches, Joseph se soulève légèrement et je sens mon corps l'accueillir plus loin encore. Fermant les yeux, je promène mes mains sur lui, ses bras aux muscles bandés, son torse... et même, derrière moi, ses cuisses musclées, tendues pour mieux me pénétrer. Nos bassins se calent sur le même rythme, instinctivement. Je le sens qui accélère ou ralentit et fais de même... Nos corps se répondent, communiquent sans que nous ayons besoin d'user de mots. Je lis dans ses yeux que le plaisir monte en lui tout comme il déferle en moi.

Nos mains s'enlacent, doigts emmêlés, paumes contre paumes. Joseph m'attire à lui sans que je cesse d'onduler sur lui. Nous nous embrassons de nouveau, passionnément.

Nous gémissons en chœur, submergés l'un et l'autre de sensations chaque seconde plus intenses. Je sens la sueur couler le long de mes reins, jusque sur la peau de Joseph, qui ferme les yeux...

Ses mains quittent les miennes pour me caresser jusqu'aux épaules, puis d'un seul coup il lève la tête et vient embrasser mes seins tendus à l'extrême. Je pousse un cri.

Un courant électrique, à la fois délicieux et difficilement supportable, me transperce de part en part. Depuis la pointe de mes seins jusqu'entre mes jambes... Il traverse ma colonne vertébrale, fait frissonner mes fesses et m'arrache un long gémissement.

Je ralentis le mouvement et tente de me redresser pour échapper aux lèvres diaboliques de Joseph.

- Si tu continues, je vais... jouir, expliqué-je, à bout de souffle.
- Viens, souffle-t-il, en posant les mains sur mes seins, toujours sensibles.

Je secoue la tête, refusant de me laisser aller avant lui une fois de plus, mais ses doigts experts jouent avec ma poitrine... Je saisis alors ses poignets, continuant de secouer la tête, mais d'un geste souple il se dégage de mon emprise et ramène mes bras derrière mon dos, en accélérant brusquement le rythme.

Nos mains se nouent de nouveau. Je m'accroche à lui plus qu'il ne m'immobilise. La vague de plaisir enfle démesurément. Mon bassin continue d'onduler sur lui, ses va-et-vient délicieux se confondent avec le lent roulis du bateau.

Joseph gémit de plus en plus rapidement. Les paupières baissées, concentré, la bouche entrouverte, il s'abandonne au plaisir, sublime et viril à la fois.

Et c'est moi qui lui donne ce plaisir-là...

J'accélère à mon tour, voulant l'amener encore un peu plus haut. Il pousse un grand cri et se tend brutalement... Ce dernier coup de reins m'emporte définitivement. Les yeux fermés, tremblante, je me laisse aller contre lui, abandonnée, terrassée par ce second orgasme, tout aussi intense que le premier. Contre mon corps, je savoure le plaisir de sentir celui de Joseph, brûlant et traversé de frissons.

Il m'entoure de ses bras, tandis que je niche mon visage au creux de son épaule, respirant à pleins poumons son parfum.

– Je t'aime, je t'aime, je t'aime, murmuré-je à tue-tête, blottie contre lui.

– Mon amour... soupire-t-il, tendre et protecteur.

Nous restons ainsi de longues minutes, enlacés, emboîtés, sans bouger, laissant doucement le plaisir céder la place au délicieux engourdissement qui suit toujours un orgasme particulièrement intense. Je m'endors paisiblement contre le grand corps de Joseph.

– Tu vois, personne n'a rien entendu, ce bateau est parfaitement insonorisé, déclare alors ce dernier, un sourire dans la voix.

– Quoi ?

– Tu te demandais, tout à l'heure, si l'équipage allait nous entendre faire l'amour, me rappelle-t-il. Eh bien, non, personne n'a entendu.

– J'espère ! fais-je soudain, rouvrant les yeux.

Joseph éclate de rire et attire mon visage vers le sien, d'un léger mouvement.

– Il nous faudra recommencer aussi souvent que possible, dans chaque cabine, pour vérifier, fait-il alors, le visage grave.

Je souris, intéressée par sa suggestion.

– Tu as raison, il faut savoir faire preuve de rigueur scientifique, renchéris-je, prenant un air concerné.

Et d'un seul coup, riant comme des gamins, nous nous embrassons, avant de plonger sous les draps, nos corps se cherchant de nouveau, comme irrésistiblement aimantés l'un vers l'autre.

4. Officialisation par voie de presse !

Après trois jours de croisière inoubliables, nous voici de retour. Cette fois, pas de jet privé, mais une classe affaires, improvisation oblige ! Quand nous descendons sur le tarmac de JFK, le temps gris contraste cruellement avec la douceur de l'automne méditerranéen que nous venons de quitter...

Une voiture nous attend qui nous emmène vers les bâtiments, sous les regards curieux des autres passagers, qui descendent après nous. Rapidement, nous nous retrouvons dans le hall de l'aéroport. Le chauffeur de Joseph, venu à notre rencontre, s'empare de nos bagages et nous conduit jusqu'à la Rolls, qui doit me ramener chez moi.

Joseph doit se rendre au siège de sa société, nous ne nous retrouverons pas avant demain, en contexte professionnel.

J'adore nos escapades, mais j'aimerais qu'elles durent plus longtemps qu'une poignée de jours !

Instinctivement, retenant un soupir de regret, je me rapproche de Joseph, qui passe son bras autour de mes épaules, après m'avoir jeté un rapide regard de compréhension. Soudain, une silhouette sombre attire notre attention : dissimulé derrière un panneau publicitaire, un photographe, bardé de plusieurs appareils numériques, nous mitraille.

Depuis combien de temps est-il en embuscade ?

– Je crois, M^{lle} Scott, que vous allez de nouveau vous retrouver dans les magazines people, me souffle Joseph à l'oreille.

– Tant que c'est parce que je suis à ton bras, peu m'importe, répliqué-je, souriante.

John étant hors d'état de nuire et ma relation avec Joseph déjà connue de tous à Butler Incorporation, je n'ai plus aucune raison de me montrer réticente !

À vrai dire, j'aime même plutôt l'idée... Joseph, moi, enlacés à l'aéroport : romantique et moderne !

– Inutile que je dépêche mes avocats pour faire interdire la photo ? me demande alors Joseph, mi-sérieux, mi-souriant.

– Inutile, fais-je d'un ton que j'espère détaché.

Nous échangeons alors un regard complice, mesurant le chemin parcouru ensemble depuis notre premier rendez-vous. Aussi, quand le photographe s'approche de nous, prudemment, nous n'esquisons même pas le geste de nous éloigner l'un de l'autre.

– M. Butler ? M. Butler, vous vous êtes réconciliés ? Qu'y a-t-il entre vous ? demande-t-il, à bonne distance toutefois.

« Réconciliés »... Encore un qui a vu le cliché recadré où John semblait m'embrasser.

– Pas de commentaire, répond alors Joseph, laconique, après une légère hésitation.

Je comprends aussitôt qu'il ne veut faire aucune déclaration nous concernant, sans que nous en ayons discuté ensemble. Rassurée par son attitude, je décide de prendre les devants.

– Entre nous ? répété-je, sereine et souriante. De l'amour, je crois !

Joseph sursaute et me lance un sourire ravageur, immédiatement capturé par le photographe aux aguets.

– Oui, c'est ça : de l'amour, confirme-t-il en me serrant contre lui.

Puis, sans plus nous soucier du photographe ni même des regards intrigués qui se tournent vers nous, nous échangeons un baiser.

– Coucou ! Petit déjeuner ! clamé-je en pénétrant dans l'appartement, ma valise dans une main et un sac en papier dans l'autre.

Sur le chemin, vu qu'il était tôt, et donc ne doutant pas que Tessa serait probablement encore couchée, j'en ai profité pour aller acheter deux cafés caramel et quelques donuts, histoire de fêter dignement mon retour à la maison !

– Hum, ça sent bon ! lance ma colocataire, déboulant dans le salon.

Encore en pyjama, ses cheveux roux ébouriffés, elle me sourit, encore un peu embrumée.

– Tu te réveilles ou je me trompe ? la taquiné-je.

– Pas du tout, j'étais en train de finir ma séance de yoga, prétend Tessa, les yeux encore bouffis de sommeil.

J'éclate de rire et elle en fait autant, en se laissant tomber sur le canapé, avant de tendre le bras vers un des gobelets fumants.

– Allez, raconte-moi tout ! m'ordonne-t-elle, ramenant ses jambes sous elle.

J'hésite un instant, de crainte de trop étaler mon bonheur, alors que la situation amoureuse de Tessa est, à ma connaissance, au point mort, pour la première fois depuis des mois, voire des années. Mais peu à peu, voyant qu'elle me pose des questions, sourit quand je lui raconte ma réconciliation avec Joseph, s'extasie avec moi sur la beauté du Blue Actinia et de ma croisière de rêve à son bord... je finis par tout lui raconter en détail.

Quand je termine, nous avons fait un sort aux beignets et nos gobelets sont vides. Tessa me regarde en souriant, accoudée au dossier du canapé.

– Ben, ma vieille... Je suis tellement heureuse pour toi ! s'écrie-t-elle.

– Merci... Je crois que cette fois, les problèmes sont derrière nous, osé-je alors.

– Ça m'en a tout l'air ! Ça me donne de l'espoir de voir que c'est possible, fait-elle tout à fait sérieuse.

Je lui souris, heureuse et soulagée de sa réaction.

– Bon, et que s'est-il passé en mon absence ? demandé-je à mon tour. Je veux tout savoir !

– Honnêtement, la routine. En fait, je suis allée un peu plus souvent chez Alistair ces derniers temps, je crois qu'il déprime un peu...

– Comment ça ? fais-je, les sourcils froncés.

– Max ne vient plus du tout le voir, depuis le coup de l'OPA. Alistair se doutait bien qu'il le prendrait mal, m'explique-t-elle, mais il lui manque.

Et à toi aussi, sans doute... hum.

– Puis, avec l'absence de Joseph ces derniers jours, c'était difficile, ajoute-t-elle, haussant les épaules.

– Je vois... Si je lui rendais visite cet après-midi ? proposé-je.

Avec le décalage horaire, inutile de me rendre à Butler Incorporation, je ne serai pas vraiment efficace et j'ai obtenu la permission du boss ! Et ensuite, avec le boulot qui m'attend, je risque d'avoir du mal à me libérer.

C'est le moment ou jamais.

– C'est une super idée, m'assure Tessa, achevant de me convaincre.

Après une bonne douche et une matinée passée au sous-sol de notre immeuble à faire tourner la machine à laver et le sèche-linge dans la buanderie commune des locataires, après un déjeuner avec Tessa, me voici devant la grande maison de l'oncle de Joseph.

Me souvenant que, lors de ma première journée chez lui, Alistair m'avait demandé d'aller chercher son dîner au Mandarin Oriental, je suis passée y prendre quelques gourmandises sucrées, en espérant qu'il appréciera. C'est Victoria, la gouvernante, qui m'accueille de son éternel sourire.

– Olivia ! Ça me fait plaisir de vous revoir, me lance-t-elle gentiment, avant de me conduire au petit salon. Il est en train de lire avec ce satané chat, me murmure-t-elle avant de s'effacer pour me laisser entrer.

Je la remercie, dissimulant mon sourire en l'entendant parler de Dow Jones. Tessa m'a rapporté que la très efficace Victoria voyait d'un assez mauvais œil les touffes de poils noirs laissées par le chat sur chaque fauteuil et chaque tapis.

Dans le salon, près d'une haute fenêtre, Alistair lit en effet un ouvrage épais, relié de cuir, tandis que le matou ouvre un œil paresseux à mon arrivée. Couché à côté du fauteuil roulant de son maître,

dans un rayon de soleil, il ne bouge pas une oreille, confiant.

- Bonjour Alistair, fais-je en souriant.
- Olivia ! Entrez, entrez donc ! fait le vieil homme en levant la tête.

Alors qu'il referme son livre, je suis frappée par sa maigreur. Il est clair en effet que la mésentente entre ses neveux et son conflit avec Max l'ont affecté.

Sans parler de l'épisode Peter...

- Je vous ai apporté de quoi vous régaler, lancé-je aussitôt, brandissant mon carton.
- Oh, oh ! Vous comptez donc me soudoyer, plaisante-t-il, un sourire éclairant son visage émacié.
- Vous et Dow Jones, affirmé-je, en ouvrant le paquet.
- Regardez, on dirait qu'il vous a comprise, remarque Alistair, tandis que le chat s'étire voluptueusement, avant de se rapprocher de moi.
- Ou alors il a senti quelque chose, fais-je en sortant un minuscule pot de crème fraîche que je dépose sur le sol.
- Dow Jones, cette jeune fille a plus d'un tour dans son sac, fait Alistair, amusé.

Durant quelques secondes, nous regardons ensemble le chat laper la crème, les yeux fermés de bonheur. Puis je déballe le reste, tandis que Victoria, attentionnée, vient nous apporter du thé sur un plateau.

Quelques minutes plus tard, j'ai le plaisir de voir Alistair déguster de bon cœur une énorme part d'une délicieuse tarte au chocolat et noix de pécan. Nous discutons de choses et d'autres... Il me demande gentiment des nouvelles de mon stage, puis la conversation dérive très logiquement sur le versant « affaires ».

Il est toujours autant passionné par le monde de l'industrie, c'est évident.

- Ah, si vous saviez comme je m'en veux d'avoir recommandé ce Peter à Joseph. J'ai failli faire capoter son grand projet, regrette le vieil homme, l'air navré.
- Vous avez aussi permis de mettre à jour un complot, déclaré-je étourdiment.
- Ce qui m'a valu d'éloigner de moi un de mes deux seuls neveux, soupire-t-il alors. Je ne l'ai pas revu depuis des semaines.

Merde, quelle conne.

Ennuyée, je cherche péniblement quelque chose de réconfortant à dire.

- Il est peut-être en voyage, tenté-je, me sentant pathétique.
- Il part à Chicago ce week-end, d'après son assistante, mais même quand il est à New York, je ne le vois pas. Non, Max est en colère et ses colères sont tenaces, soupire-t-il de nouveau. Mais vous n'y pouvez rien, au moins, il me reste Joseph ! Allez, parlez-moi encore de ses projets, ça me fait me sentir moins inutile !

Mentalement, je note de parler à ce dernier de son oncle, dont l'état me paraît légèrement

préoccupant, et me remets à lui raconter les activités de Butler Incorporation.

L'assistante de Joseph me fait un grand sourire quand je me présente devant elle, le vendredi matin. Je lui rends son sourire, sans oublier pour autant l'accueil glacial qui m'avait été réservé il y a quelques semaines de ça.

À cause de John, il est vrai.

Mais une fois devant Joseph, j'oublie tout. Sublime dans son costume d'homme d'affaires, il lève aussitôt les yeux de son ordinateur portable à mon entrée et vient m'accueillir.

– Je me demande si je te préfère en short en jean sur un bateau ou en robe d'executive woman dans mon bureau, plaisante-t-il avant de m'enlacer.

– Et nue dans ton lit ? suggéré-je en murmurant, levant la tête vers lui pour l'embrasser.

Après un long baiser sensuel, il plonge son regard turquoise dans mes yeux, accélérant encore les battements de mon cœur.

– Je crois que je n'ai pas envie de choisir, en fait, déclare-t-il.

– Vous êtes exigeant, Mr Président, plaisanté-je à mon tour.

– Toujours !

Mais hélas, je sais que nous n'avons que quelques minutes, aussi décidé-je de couper court au flirt pour lui raconter ma visite chez son oncle. Au fur et à mesure que je lui explique ce que j'ai constaté, son visage s'assombrit.

– Tu as bien fait de m'en parler, j'irai lui rendre visite ce soir même, dit-il.

Avant que je puisse ajouter quoi que ce soit, son assistante le contacte.

– Agatha arrive pour me parler d'un dossier, m'informe-t-il d'un ton déjà redevenu professionnel.

– OK, fais-je en me dirigeant alors vers la porte. Concernant ton oncle, reprends-je rapidement avant de sortir, je crois surtout qu'il se sent... désœuvré, il supporte mal de se sentir inutile après la vie qu'il a menée.

– Il a toujours vécu sur les chapeaux de roue, entre deux avions, deux contrats, m'explique Joseph. Il aime cette effervescence, l'excitation des négociations...

– Vous vous ressemblez beaucoup, fais-je, songeusement, alors qu'il me fait face, impressionnant dans son costume de couturier, les mains dans les poches, le regard grave.

Mais tandis que je m'apprête à sortir, je réalise qu'Agatha se tient sur le pas de la porte ouverte, attendant que je quitte le bureau. Voyant son expression inquiète, je me demande si elle n'a pas compris la fin de notre conversation. N'osant pas aborder le sujet, je la salue brièvement et m'éclipse, non sans un dernier regard à Joseph, qui esquisse un ultime sourire à mon attention, avant de retourner s'asseoir derrière son grand bureau.

Des papillons dans le ventre, je me rends à l'open space, croisant en chemin quelques grappes de mannequins, retenues pour la campagne de publicité. Même si j'ai désormais une confiance aveugle en Joseph, je ne peux pas m'empêcher de détailler leurs visages parfaits et leurs silhouettes de rêve.

Au détour d'un couloir, je remarque que je ne suis pas la seule à m'intéresser à ces jeunes femmes : Lynn Copperfield, la maquilleuse-star de la marque, est en grande conversation avec une grande brune aux yeux vert clair incroyables, dont le visage ne m'est pas tout à fait inconnu...

Penchée sur mon bureau, dans l'appartement silencieux, je planche, sourcils froncés. Mes examens auront lieu le mois prochain et, pour le moment, très occupée par mon *externship*, je ne peux pas dire que mes révisions ont beaucoup avancé.

Très occupée par mon externship et, soyons honnête, par les multiples atouts de Joseph Butler...

Avec un soupir, je chasse de mon esprit les yeux turquoise de Joseph, le grain de sa peau, et je m'oblige à me concentrer sur les détails de la législation concernant l'exportation de produits destinés à la consommation par le grand public.

Mais quelques minutes plus tard, la porte d'entrée claque et j'entends ma meilleure amie visiblement dans un état d'excitation assez avancé.

– Olivia ! Bon Dieu, sors de là, viens voir ça ! Ah, la vache ! J'y crois pas ! claironne-t-elle, dans tous ses états.

– Mais quoi, quoi ? ! m'écrié-je, presque inquiète, en me précipitant vers elle.

– « *Le cœur du milliardaire enfin capturé par cette jeune inconnue* » ! hurle alors Tessa, me brandissant une double-page de magazine sous le nez.

Bouche ouverte, je découvre ce qu'est devenue la photo prise par le paparazzi croisé à l'aéroport, hier matin : une image énorme de Joseph et moi qui échangeons un regard amoureux, soulignée par cette légende parfaitement sirupeuse : « *Le cœur du milliardaire enfin capturé par cette jeune inconnue* ».

– Alors là... murmuré-je, sous le choc.

– C'est cool, non ? me demande Tessa, un grand sourire aux lèvres.

– Je ne sais pas... Ça me fait bizarre, déclaré-je, sans trop savoir ce que je ressens.

– Ah oui, je peux comprendre, mais ça va, vous êtes canon sur la photo et, franchement, après le sale coup de John, c'est une belle revanche, non ? fait-elle de nouveau, en haussant les épaules.

– C'est sûr que je préfère cette photo-ci, oui.

Mais dès mon retour dans ma chambre, je m'empresse d'envoyer un SMS à Joseph, curieuse de savoir s'il est au courant et... ce qu'il en pense.

[Tu as vu la photo ? Et la légende ?]

Une petite minute plus tard, durant laquelle j'ai dû lutter pour ne pas me ronger les ongles, sa réponse me parvient.

[Mes attachées de presse sont sur les dents ! Tout le monde sait que mon cœur a été capturé !]

Son trait d'humour me rassure aussitôt. Le sourire me revient, tandis que je tape de nouveau un SMS.

[Capturé, mais pas dressé.]

La riposte ne se fait pas attendre, cette fois.

[Si tu veux que je te mange dans la main, il te faudra encore quelques petits efforts, en effet.]

Un petit frisson parcourt ma nuque. Je ris doucement, n'arrivant même pas à imaginer Joseph en train de manger dans la main de qui que ce soit !

[Jamais, je t'aime indompté !]

[Encore heureux ! Allez, file réviser. Je t'aime.]

[Moi aussi. Tu me manques.]

Mais cette fois, pas de réponse...

Il a raison, je dois réviser.

Je me rassois, résignée, mais bondis à la première vibration de mon téléphone, espérant tout de même une ultime réponse.

[Coucou. Jolie photo, bien plus réussie que la précédente ;) Bises, Britney]

Son SMS inattendu me fait sourire. Je me fends d'un rapide remerciement, puis éteins mon portable.

– Au travail, cette fois !

5. Mauvaise nouvelle

- Tu viens déjeuner avec nous, ce midi ? me demande Gür, une attachée de presse du groupe, au teint mat et aux cheveux rouge foncé, une fois son échange professionnel avec Britney terminé.
- Euh... Ça aurait été avec plaisir, mais je suis déjà prise, réponds-je un peu désarçonnée.

Depuis « l'officialisation » médiatique de notre histoire d'amour, à Joseph et moi, je suis subitement devenue la personne à côtoyer, au sein de Butler Incorporation ! À part bien sûr pour quelques personnes, qui préfèrent me toiser discrètement avec un air dédaigneux.

Mais à côté de ce que j'ai subi après ma rupture avec John, c'est vraiment gérable !

Gür fait une petite moue déçue, mais n'insiste pas et quitte le bureau, sous le regard amusé de Britney, pas plus dupe que moi de ma nouvelle popularité.

– Tu sais que c'est la première fois qu'elle se déplace jusqu'ici pour me parler ? me demande-t-elle, goguenarde.

– Non ? ! fais-je.

– Je t'assure ! D'habitude, c'est moi qui vais dans son bureau ou alors on échange par mail ou par téléphone... Ta nouvelle célébrité rejaillit sur moi ! On va voir si le service informatique débarque ici, sous prétexte de parler à Arnold, pour te proposer de venir jouer en réseau à la pause déjeuner, ajoute-t-elle, taquine, en se tournant vers notre informaticien junior.

– Hum... On est un peu moins à l'affût des potins qu'au service com', se contente de répondre ce dernier.

– C'est une bonne chose ! m'exclamé-je. J'ai hâte que tout ça se tasse et qu'on me laisse bosser tranquille.

Arnold me lance un sourire timide. Depuis ce matin, il ne semble plus vouloir m'éviter à tout prix, comme il le faisait après que je l'ai vu en train d'embrasser Camilla.

Il a peut-être enfin compris que je n'étais pas du genre à répandre la nouvelle dans toute la société.

Certes, je l'ai dit à Joseph, mais à partir du moment où les gens font leur travail, il se fiche totalement de leur vie privée et ne s'est pas vraiment intéressé au sujet.

Contrairement à d'autres, ici...

Chaque fois que je sors de l'open space de l'équipe junior, je peux sentir qu'on me suit du regard. Cette fois, rien à voir avec de l'hostilité, il s'agit plutôt de curiosité. J'imagine que certains espèrent apercevoir une démonstration d'affection publique de la part de leur impassible président, au détour d'un couloir. Mais ils peuvent toujours rêver. D'abord, ce n'est pas vraiment le genre de Joseph, ni le mien, et ensuite, depuis notre retour de France, il y a tant à faire qu'on a aucune chance de se croiser par hasard ! Tout le monde est bien évidemment occupé au lancement de « Sacred Honey » et

« Blessed Honey », et en plus, Joseph pilote à distance FoolOfGoofFood, dont il a décidé de faire la première multinationale consacrée à l'épicerie biologique de luxe.

Impatiente, je jette un coup d'œil rapide à l'horloge de mon ordinateur. Dans une heure, je dois aller le rejoindre dans son bureau, pour un déjeuner sur le pouce...

– C'est une plaisanterie ? !

Le rugissement de colère de Joseph me cueille, alors que je m'apprête à entrer dans son bureau. Derrière moi, son assistante, qui partait justement déjeuner, précipite soudainement son départ et me laisse seule, face à l'ouragan Butler, visiblement furieux.

Qu'est-ce qui se passe ? Elle m'avait pourtant dit qu'il était seul.

Seul, oui, mais au téléphone, comme je m'en rends compte en poussant finalement la porte. Debout, face à la fenêtre, il tient son téléphone d'une main crispée, aux jointures blanchies par la tension.

– Non.

La réponse vient de claquer, sèche et définitive.

– Vous verrez ces questions avec mes avocats, tranche-t-il brusquement, avant de raccrocher sans attendre.

Quand il se retourne et m'aperçoit, il est si contrarié que son sourire, d'habitude charmeur, me paraît presque forcé.

– Que se passe-t-il ? demandé-je, un peu inquiète.

– Eva Michka, le modèle que j'avais choisi pour être le visage de « Blessed Honey », s'est mise à avoir des exigences absurdes, m'explique-t-il, lapidaire.

– Du genre ?

– Un contrôle de l'image qui nous obligerait à repenser toute notre stratégie publicitaire et, bien sûr, une augmentation conséquente de son cachet, lâche-t-il, sans dissimuler son exaspération. Je ne céderai pas, mais c'est une perte de temps dont je me serais bien passé !

Avec un soupir, il se laisse tomber dans son fauteuil de président. Puis il secoue la tête et lève vers moi ses yeux turquoise.

– Bref ! Excuse-moi. Je nous ai fait livrer le déjeuner ici, j'espère que ça te va si nous restons dans ce bureau, fait-il, me désignant une grande boîte, en provenance du Carlton.

– Hum, c'est parfait, réponds-je distraitement.

Ce que vient de me dire Joseph à propos de l'égérie pressentie pour la nouvelle ligne de soin grand public me fait cogiter... Eva Michka est un mannequin renommé, qui a déjà plusieurs

campagnes publicitaires à son actif. Professionnelle et se considérant comme une femme d'affaires, cette grande brune, au visage slave, racé, est d'une beauté stupéfiante. Mais dans ma mémoire, ses hautes pommettes et son air hiératique se superposent peu à peu avec le physique plus chaleureux de la jeune femme que j'avais aperçue en pleine discussion avec Lynn, dans les couloirs de la tour Butler. J'avais discuté de son physique incroyable avec Britney, qui l'avait aussitôt identifiée : Charlotte Dubois, un top en devenir, canadienne francophone, n'ayant encore jamais décroché de gros contrat...

– Qu'est-ce que tu as en tête ? me demande soudainement Joseph, qui s'est approché de moi sans que je m'en rende compte, absorbée par mes pensées.

Ses mains me saisissent par la taille et ses lèvres se posent sur les miennes... Je frissonne et lui rends son baiser, puis lui souris.

– Je crois que j'ai trouvé une solution à ton problème, fais-je, décidant de me lancer.

– Ah oui ? Tu vas dégainer un arsenal juridique pour la faire plier ? ironise-t-il, taquin.

– Absolument pas, réponds-je, sérieuse. Mais avec ma solution, tu vas gagner du temps et de l'argent... Si le service publicitaire ne pose pas son veto, bien sûr.

– Ce genre de décision m'appartient, balaie Joseph. Tu m'intrigues, reprend-il, sourcils froncés. À quoi penses-tu ?

– À remplacer Eva Michka par Charlotte Dubois, expliqué-je simplement. Elle est plus jeune, presque inconnue et tout aussi belle. La ligne « Blessed Honey » est novatrice, pourquoi ne pas la faire incarner par un visage neuf ?

Joseph accueille ma suggestion en silence. Sans un mot, il retourne s'asseoir devant son bureau. Je comprends aussitôt qu'il cherche une photo de Charlotte Dubois pour voir à quoi elle ressemble. Après quelques secondes, un fin sourire naît de nouveau sur ses lèvres...

Gagné.

– Excellente idée, murmure-t-il alors. Elle est parfaite pour la ligne et... ça donnera une leçon à cette Eva, tout en libérant mes avocats pour le reste ! On pourra dire que tu auras suivi ce projet de bout en bout, me lance-t-il soudain, les yeux pétillants.

– Bon, maintenant que j'ai résolu ton problème, on peut manger ? demandé-je ironiquement en m'emparant du carton contenant notre déjeuner.

Joseph éclate de rire et hoche la tête, amusé par mon comportement.

Notre pause en tête à tête a duré trop peu de temps à mon goût, mais Joseph étant attendu pour une nouvelle négociation de contrats, je suis de retour dans l'open space de l'équipe junior, munie d'un thé noir à l'écorce d'orange, prête à reprendre mon travail.

Arnold est toujours penché sur ses écrans, un sandwich à peine entamé à la main. Il lève les yeux vers moi et me décoche un sourire timide.

– Bon ap', lancé-je, histoire de lui faire comprendre que, de mon côté, je ne lui tiens pas rigueur de son attitude distante.

– Merci, fait-il, semblant se rappeler qu'il est censé manger le sandwich.

– Tu as l'air concentré, tenté-je. Tu travailles sur quoi ?

– Sur la sécurisation du prochain site de vente en ligne Honey, répond-il, la bouche pleine. Mais j'ai quelques sujets de préoccupation, finit-il par me confier.

– Oh ? C'est compliqué ? demandé-je.

Je ne m'intéresse que moyennement au domaine informatique, mais si Arnold se décide à me reparler, je peux au moins encourager son initiative !

– Non, ce n'est pas ça...

J'attends un peu, pensant qu'il va m'expliquer de quoi il s'agit, mais il s'abîme de nouveau dans la contemplation de ses écrans, tirant machinalement sur le col de son tee-shirt gris chiné, orné d'une splendide tête d'alien stylisée.

Décidément, les informaticiens aiment afficher leur dédain à propos de ce qui se fait en termes de mode vestimentaire.

C'est en effet le seul service qui semble absolument allergique à tout ce qui touche de près ou de loin à l'élégance et au style. Même au service courrier, j'ai repéré quelques fashionistas, qui arpentent les couloirs en talons ou sandales compensées, poussant leurs chariots chargés de documents à distribuer.

Voyant qu'Arnold reste muet, je le laisse tranquille et rallume mon écran.

– Je reviens de Stanford, fait finalement mon collègue.

– Ah oui ? Bon week-end ? demandé-je, machinalement.

– Oui et non...

Son ton énigmatique m'intrigue et m'agace à la fois. Je lui lance un regard encourageant, un sourcil levé, mais de nouveau il s'abîme dans le silence.

Bon, quand tu seras décidé à me parler, tu le feras, sinon... moi aussi, j'ai du travail.

Je veux bien faire des efforts, mais je ne vais pas non plus y passer la journée. Puis, soudain, mon esprit fait le lien : Stanford, c'est là que Camilla est censée assister à une conférence de chimistes !

C'est donc de ça qu'il veut me parler !

Comprenant mieux son malaise, je décide de lui faciliter la tâche.

– Camilla va bien ? La conférence lui plaît ?

Surpris, Arnold me regarde enfin et se met à rougir violemment.

– Oui, oui, la conférence, oui, balbutie-t-il. Il y avait Max, aussi, là-bas, et du coup...

Quoi ? Max ? Le demi-frère de Joseph ?

Fronçant les sourcils, je m'apprête à questionner Arnold, quand ma sonnerie de téléphone retentit. Machinalement, je jette un œil pour voir qui m'appelle et constate qu'il s'agit de Tessa. Je décide de la rappeler plus tard, préférant donner la priorité à cette histoire de Max à Stanford.

– Excuse-moi, tu disais ? fais-je à Arnold.

– Non, non, rien.

– Si, attends, Max était à la conférence ?

Mais avant qu'il ne me réponde, Tessa me rappelle aussitôt.

– Attends, excuse-moi, je dois prendre cet appel... Tessa ?

– Ah, putain, j'ai cru que tu n'allais jamais décrocher ! s'écrie ma meilleure amie, d'une voix tendue.

– Qu'est-ce qui se passe ? Il y a un souci ? demandé-je, alertée par le ton de sa voix.

– C'est Alistair, il a fait un infarctus !

– Quoi ? !

– J'ai essayé de prévenir Joseph, mais il a donné des instructions pour qu'on ne le dérange pas, et apparemment son assistante n'arrive pas à le joindre, alors je t'ai appelée. Tu peux le prévenir, s'il te plaît ? me supplie Tessa.

– Le prévenir ? Oui, je vais essayer, mais il est sorti pour des contrats et... Pardon, je raconte n'importe quoi ! m'interromps-je, réalisant que sous l'effet du stress, je parle à tort et à travers. Où est Alistair ? Comment va-t-il ?

– Il est en soins intensifs au Cedars-Sinai. Je ne sais pas comment il va, je ne suis pas de la famille, on ne me dit rien, gémit Tessa.

– OK, tu es avec lui, donc ?

– Oui, oui, tu vas venir ? me supplie-t-elle.

– Je préviens Joseph et j'arrive, l'assuré-je, retrouvant mon calme, malgré mon cœur battant.

– Bon... Je vais essayer d'appeler Max, de mon côté, soupire mon amie.

Visiblement bouleversée, elle raccroche sans même ajouter un seul mot.

– Je peux t'aider ? me demande alors Arnold, comprenant que quelque chose de grave s'est produit.

– Je ne crois pas, mais merci, réponds-je rapidement, rassemblant mes affaires tout en essayant d'appeler Joseph.

Un instant, je pense que je vais être basculée moi aussi sur messagerie, mais non !

– Oui ? Fais vite, je suis entre deux réunions, décoche-t-il, pressé.

– Je suis désolée, Joseph, ton oncle a eu un souci de santé, fais-je, ne sachant pas trop comment lui apprendre la nouvelle avec tact.

– Quel problème ? me demande-t-il sans cacher son inquiétude.

– Je ne sais pas grand-chose, Tessa est avec lui au Cedars-Sinai, il aurait fait un infarctus, il est en

soins intensifs, je n'ai pas plus de nouvelles, débité-je rapidement.

– On change d'itinéraire, conduisez-moi au Cedars-Sinai !

Je comprends qu'il vient d'ordonner à son chauffeur de le conduire sur place. J'enfile mon manteau sans lâcher mon téléphone.

– Je te rejoins là-bas, fais-je rapidement.

– OK, lâche Joseph avant de raccrocher.

– Tu pourras prévenir tout le monde de mon départ ? demandé-je à mon collègue, fonçant déjà vers le couloir.

– Pas de souci, je m'en occupe ! m'assure-t-il, empressé.

J'écoute à peine sa réponse, fonçant aussi vite que je peux dans les couloirs, essayant de ne pas penser au pire. Si son oncle devait succomber à une crise cardiaque, aussi rapidement après l'épisode qui a opposé ses deux neveux, Joseph s'en rendra forcément responsable...

Angoissée, j'espère de toutes mes forces qu'Alistair tiendra bon... et que personne n'arrivera trop tard.

**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

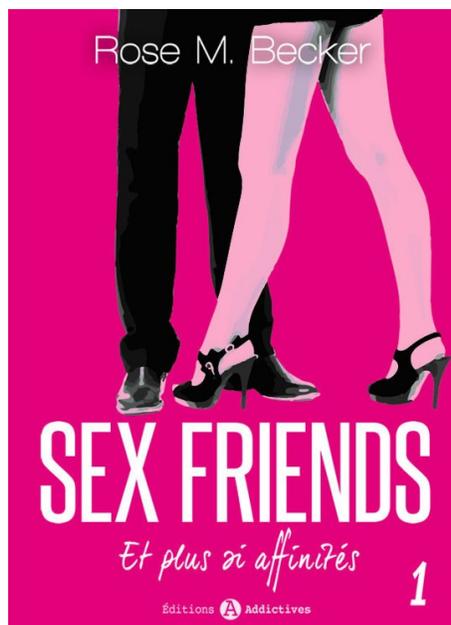
Egalement disponible :

Sex Friends - Et plus si affinités

Le sexe sans les sentiments, un homme sans les inconvénients.

Un an après s'être fait larguer par son petit ami, Jane s'est installée sur la côte Ouest, fuyant son passé et sa famille... Elle qui n'attend plus rien de ses relations avec les hommes tente de se reconstruire à la campagne, loin de ses déboires amoureux.

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>